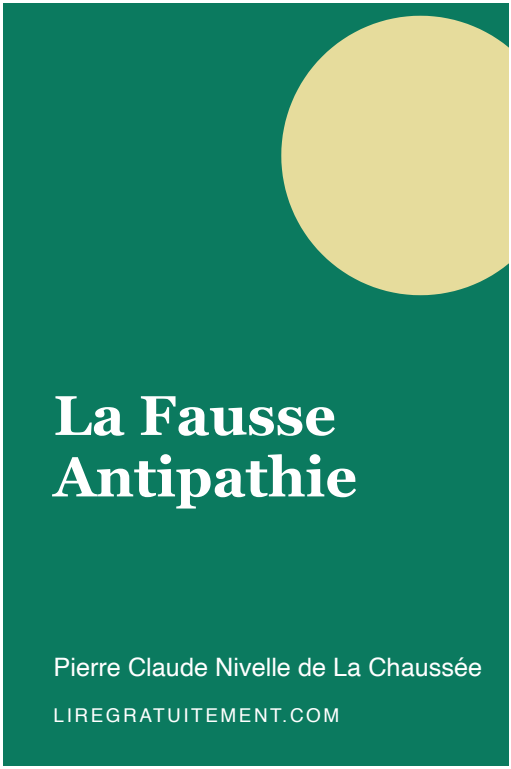


La Fausse Antipathie

Pierre-Claude Nivelle de La Chaussée

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Prologue

ACTEURS DU PROLOGUE.

La Scene est sur le Théâtre de la Comédie Françoise.

LE GÉNIE de la Comédie Française, seul.

On ne se plaindra plus que je suis indocile.
Sur le goût du public je vais être éclairci :
Lui-même, il m'apprendra ce secret difficile…
Que vois-je ? La Folie & le Bon-Sens aussi.

LE GÉNIE, LA FOLIE, LE BON-SENS.

La Folie.

Si je n'étois pas la Folie,
Oh ! je voudrois être Thalie :
Son projet est digne de moi.

Le Génie.

Voulez-vous bien me dire en quoi ?

La Folie.

Ah ! l'extravagance est complette.

Le Génie.

Si vous ne daignez pas vous en expliquer mieux…

La Folie.

Comment ? Vous ajournez le Public en ces lieux,
Pour le mettre sur la sellette ;
Et lui faire avouer en quoi, comment, par où,
On peut le contenter ? Eh ! mais rien n'est plus fou.
Demander au Public le secret de lui plaire !
Vous allez bien l'embarrasser.

Le Génie.

Vous m'étonnez. Puis-je mieux faire ?
À qui faut-il donc m'adresser ?

La Folie.

Àtout autre. Sçait-il ce qu'il veut, ce qu'il aime,
Lui, qui ne fut jamais d'accord avec lui-même ?
Ne lui demandez pas ce qu'il n'a jamais sçu.
Ce qui le détermine est toujours imprévû :
Le caprice est son guide & sa loi naturelle :
Son goût est pour lui-même une énigme éternelle.

Le Bon-Sens.

Le Public n'est pas tel que vous le dépeignez ;
Du moins, le véritable : & vous vous méprenez.

La Folie.

Qu'appelez-vous le véritable ?
Combien en comptez-vous ?

Le Bon-Sens.

Combien en comptez-vous ?Autant qu'il est de gens,
Dont les goûts sont entr'eux plus ou moins différens.

Le moindre cercle usurpe un nom si respectable ;
C'est là qu'un suffisant décide à tout hazard,
Suivant les préjugés, les goûts, & les usages
De tous ces différens & faux Aéropages.
Chaque Société forme un Public à part :
Mais il en est un autre ; & c'est le véritable,
Le moins nombreux de tous, & le plus redoutable,
Qui sçait ce qui lui plaît, qui sçait ce qu'il lui faut,
Qui, tous les jours ici, le déclare assez haut.
N'attendez pas de lui ces louanges frivoles,
Ces ris contagieux, ces éclats indécens ;
Enfans de l'ignorance, ennemis du bon-sens,
Qu'excite tous les jours aux Piéces les plus folles,
Un premier mouvement qui ne se soutient pas.
Sa joie & ses plaisirs ne sont point un délire,
Un accès passager qui n'a qu'un faux appas :
Il ne rougit jamais de ce qui l'a fait rire ;
Ce Public m'appartient, les autres sont à vous.

La Folie.

Bon-Sens, vous radottez. Ils m'appartiennent tous,
De quel droit venez-vous ici me tenir tête ?

Le Bon-Sens.

Ou par droit naturel, ou par droit de conquête.

La Folie.

Vous allez discourir, & m'ennuyer à mort.
Eh, que m'importe, à moi, d'avoir raison, ou tort ?
Ici la préséance entre nous est réglée.

LE BON-SENS.

Ne vous lassez-vous point de vous y voir sifflée ?

Vous l'êtes tous les jours ; jamais je ne le fus.

LA FOLIE.

On m'aime ; & l'on vous craint : Voilà la différence.
Lorsque vous paroissez, on bâille ; & rien de plus.
Ah ! Je ressens déjà l'effet de sa présence.
(Elle bâille.)
Oh ! Vous allez jouer un rôle fort plaisant.

LE BON-SENS.

On va plaider ma cause, & j'y serai présent.

LA FOLIE.

Tant pis.

LE BON-SENS.

Tant pis.Peut-être.

LE GÉNIE, LE FOLIE, LE BON-SENS, UNE PRÉCIEUSE, UN BOURGEOIS, UN CRITIQUE, UN ADMIRATEUR, UN HOMME SENSÉ.

(ILS FONT TOUS AMITIÉ AU BON-SENS.)

Le Critique, caressant le Bon-Sens.

(à la Folie.)

Tant pis.Peut-être.Ah ! serviteur, Déesse.

La Folie.

D'où vient donc que ces gens lui font tant de caresses ?

Le Critique, au Bon-Sens.

Ah ! parbleu, mon Patron, je vous sers assez bien,
Envers & contre tous ; je ne ménage rien.
Vous êtes ce que j'ai de plus cher au monde.
Sans cesse, à tout propos, je critique, je fronde.
Malheur à tous les sots, y compris les Auteurs ;
Sans compter leurs Admirateurs. ;
(Il fait une révérence à l'Admirateur.)
Quand, suivant leur coutume, ils vous font quelque outrage,
Ventrebleu ! je m'éleve, & contre eux je fais rage.

Le Bon-Sens.

Je vous suis obligé. Mais loin de me servir,
Si vous continuez, vous me ferez haïr.

La Précieuse.

Le sexe dont je suis ne vous rend guere hommage :
Mais je déroge à notre usage,
Et mets en non-valeur ma dispense avec vous.
Je veux bien vous devoir mes charmes les plus doux.

L'Admirateur.

Madame fait valoir la moindre bagatelle.
Personne, en vérité, ne s'exprime comme elle.

La Critique.

Tant pis, morbleu.

La Folie.

Tant pis, morbleu.Voyons ; ce n'est pas d'aujourd'hui
Que je vois les plus foux se réclamer de lui.

Le Bourgeois, au Bon-Sens.

Touchez-là, notre ami ; je suis aussi le vôtre.

Demandez à ma femme, à qui, soir & matin,
je vous prône sans cesse ; & c'est, comme dit l'autre,
Perdre son tems & son latin.

Le Génie.

Vous savez l'embarras que mon emploi me donne ;
Je suis chargé du soin de vos amusemens.
Je voudrois, s'il se peut, ne déplaire à personne ;
Et réunir enfin vos applaudissemens.
Donnez-m'en le secret ; vous le sçavez ?

Tous.

Donnez-m'en le secret ; vous le sçavez ?Sans doute.

Le Génie.

Convenez entre vous ; déterminez ma route ;
Et vous serez servis au gré de vos desirs.

Dites-moi votre goût ; ordonnez vos plaisirs.

La Folie.

Qui, mieux que moi, peut vous le dire ?
N'est-ce pas moi qui les inspire ?

Le Bourgeois.

Or sus, pour commencer, tout d'abord je conclus
Que la meilleure Piéce est où l'on rit le plus.
Pour moi, la plus joyeuse est celle où je me livre.
Du reste, Serviteur ; je m'ennuie en entrant ;
Et fut-elle un chef-d'œuvre, & propre à faire un livre,
Malgré moi, ventrebleu, je bâille, en admirant.

L'Admirateur.

Oui, j'aimerois assez une Piéce égayée.

Le Bourgeois.

En un mot, j'aime à rire à gorge déployée.

La Précieuse.

Est-ce qu'on rit encore ?

Le Bourgeois.

Est-ce qu'on rit encore ?Est-ce qu'on ne rit plus ?
Vous me la donnez belle ! Et, par quelle avanture…

La Précieuse.

La joie est tombée en route.

Le Bourgeois.

Et le Bon-Sens aussi. Je m'en moque. Au surplus,
Je veux rire ; ou, sambleu ! je prendrai ma revanche.
Monsieur l'Ordonnateur, adieu, jusqu'à Dimanche.

LE GÉNIE, LA FOLIE, LE BON-SENS, LA PRÉCIEUSE, LE CRITIQUE, L'ADMIRATEUR, L'HOMME SENSÉ.

Le Bon-sens.

Et d'un public.

La Folie.

Et d'un public.Eh bien ? Celui-là par hazard
N'est-il point à vous ?

Le Bon-Sens.

N'est-il point à vous ?Non : je n'y prends point de part.

La Folie.

Ainsi du reste.
Ainsi du reste. À(Au critique.)
Ainsi du reste.À vous, caustique impitoyable.

Le Génie.

Dites-nous votre avis. Que trouvez-vous de bon ?

Le Critique.

Rien.

LE GÉNIE.

Rien.Rien !

LE CRITIQUE.

Rien.Rien !Oui, rien de bon, ni même de passable.

LE GÉNIE.

Vous ne louez donc jamais ?

LE CRITIQUE.

Vous ne louez donc jamais ?Non ;
Je n'en eus de mes jours la sotte complaisance.

LE GÉNIE.

Quoi, Vous n'approuvez rien ?

LE CRITIQUE.

Quoi, Vous n'approuvez rien ?Je n'ai jamais été
Réduit à cette extrémité !
Et pour n'y pas tomber, je blâme tout d'avance.
Le titre de l'Ouvrage, & le nom de l'Auteur
Suffisent pour cela, quand on est connoisseur.
C'est le Bon-Sens qui fait que jamais je ne loue.

LE BON-SENS.

Moi ? Soyez assuré que je vous désavoue.
Je n'approuvai jamais cette extrême rigueur
Que l'on exerce, autant par air, que par humeur.

Mais au contraire, je me prête ;
En faveur des beautés, je fais grace aux défauts.
Trop de délicatesse est souvent indiscrette.
Un dégoût général désigne un esprit faux.
Qui n'est jamais content, n'est pas digne de l'être.
Tel épluche un ouvrage, en croyant s'y connoître ;
Et trouve des défauts par-tout,
Qui ne sont bien souvent que dans son propre goût.

LE CRITIQUE.

Ah ! Vous êtes trop bon.

LE GÉNIE.

Ah ! Vous êtes trop bon.Et vous, trop intraitable.
Je n'ai rien à vous demander.

LE CRITIQUE.

Cependant je puis vous aider
À donner un spectacle un peu moins détestable.
Je connois le public. Il est malin, cruel ;
Il aime à voir la bile avec le fiel.
Quittez tout autre goût ; embrassez la Critique ;
Armez-vous de ses traits ; devenez satyrique.
Ce genre a trouvé du crédit ;
On l'a rendu facile : Il y faut moins d'esprit.

LE BON-SENS.

La Critique, autrefois moins âpre & moins amere,
Instruisoit les auteurs, sçavoit les redresser ;
Comme on voit une tendre mere

Corriger des enfans qu'elle craint de blesser.
Alors, elle pouvoit briller sur le Théâtre :
Mais son utilité n'a pas duré long-tems ;

Ce n'est plus aujourd'hui qu'une affreuse marâtre,
Qui dès le berceau même étouffe ses enfans.

La Folie.

Vous voulez supprimer le plaisir de médire ?

Le Critique.

Qu'importe que l'on nuise aussitôt qu'on fait rire ?
Tombez sur ce peuple d'Auteurs
À qui l'appas du gain & sa fainéantise
Font apporter ici sottise sur sottise,
Dont ils sçavent trop bien empaumer les Acteurs :
Aides-les à se faire une guerre cruelle ;
Empoisonnez encore leur haine mutuelle,
Et la rage qu'ils ont à s'entre-déchirer ;
N'épargnez à pas un la plus forte satyre ;
Fût-ce même Apollon. Le Public aime à rire
De ceux que tous les jours on lui voit admirer.

Le Génie.

En suivant votre avis...

Le Critique.

En suivant votre avis...Vous ne pouvez mieux faire.

Le Génie.

Je serai donc sûr de vous plaire ?

Le Critique.

Point du tout. Quant à moi, ce que je vous en dis,
C'est pour votre profit. Jamais je n'applaudis.

LE GÉNIE, LA FOLIE, LE BON-SENS, LA PRÉCIEUSE, L'ADMIRATEUR, L'HOMME SENSÉ.

L'Admirateur.

Cette guerre d'Auteurs aurait bien son mérite.

La Précieuse.

Vous mocquez-vous des spectateurs ?
Quoi ? Nous aurons toujours des bisbilles d'Auteurs ?
Ces sujets sont trop bas. Le Public vous en quitte,
Génie ; élevez-vous à des objets plus grands.
Prenez le ton Philosophique ;
Ajustez la Métaphisique
À l'usage du sexe & des honnêtes gens ;
Pour la mettre à portée, ôtez-lui les échasses :
Mais ne lui donnez pas des allures trop basses ;
Ayez le badinage abstrait & clair obscur,
Toujours enveloppé d'un tendre crépuscule.
Faites-vous deviner, vous plairez à coup sûr.
Ayez pour votre langue un peu moins de scrupule ;
Osez-en disposer comme de votre bien :
Pour dire ce qu'on veut, c'est l'unique moyen.
D'heureuses libertés sont bien récompensées.
Soyez manieré dans vos réflexions ;

Et toujours imprévû dans vos expressions.
Agencez votre style à l'air de vos pensées.

L'Admirateur, battant des mains.

Ah ! Miracle !

Le Bon-Sens.

Ah ! Miracle !Monsieur entend apparemment
Ce jargon-là tout couramment ?

L'Admirateur.

J'imagine l'entendre, ou du moins je l'admire.

La Folie.

Hé ! Mais rien n'est plus clair. Je ne pourrois mieux dire.
(Au Bon-Sens)
Oh ! Vous haussez les épaules à tout ce que l'on dit.
Ce langage n'est pas le vôtre :
C'est celui de l'esprit. Quiconque en parle un autre ;
Encanaille à la fois sa langue & son esprit.

Le Génie, (Au Bon-sens.)

Donnerons-nous encor dans ce tatillonnage ?

Le Bon-Sens.

La nouveauté du genre a d'abord ébloui ;
Mais le charme est évanoui.
La raison a repris son ancien langage ;

Et c'est celui de vos ayeux :
Il doit être pour vous aussi bon que pour eux.

La Précieuse.

J'en appelle.

Le Génie.

J'en appelle.À qui donc ?

La Précieuse.

J'en appelle.À qui donc ?Au Bon-Sens.

Le Génie.

J'en appelle.À qui donc ?Au Bon-Sens.C'est lui-même.
Qui vient de décider.

La Précieuse.

Qui vient de décider.Votre erreur est extrême.
Je m'y connois : ce n'est plus lui.
Ismène ouvre ce soir, son cercle Académique.
On doit en sa faveur y relire aujourd'hui
Une Piéce d'un goût Métaphysi-comique ;
C'est de l'esprit tout pur, passé par l'alambic,
Trop fin pour le goût du public ;
Le Bon-sens ; mais je dis le Bon-Sens véritable.

Le Bon-Sens.

Vous verrez que nous sommes deux.

LA FOLIE.

Autant que de Publics ; cela n'est pas douteux.

LA PRÉCIEUSE.

Il y fera, vous dis-je, & ce Juge équitable
Approuvera mon goût, & me rendra raison
De l'accueil si bourgeois qu'on me fait en son nom.

LE GÉNIE, LA FOLIE, LE BON-SENS, L'ADMIRATEUR, L'-HOMME SENSÉ.

LE BON-SENS.

La bonne connoisseuse !

LA FOLIE.

La bonne connoisseuse !Allez, ma chere amie ;
J'aurai soin de me rendre à votre Académie.

L'ADMIRATEUR.

Pour moi, l'on satisfait aisément mes désirs.
Je suis de tous les goûts & de tous les plaisirs.
J'ai pour tous les Auteurs une estime infinie :
Je ne sifflai jamais aucun d'eux de ma vie.
Tout homme qui s'adonne à divertir autrui,
Mérite que l'on ait un peu d'égard pour lui.
Aussi malgré ma femme, & ses façons maussades ;
J'en ai toujours sans vanité
Chez moi deux ou trois accolades,
À l'heure du dîner, pour leur commodité,

Mon Cuisinier fait des merveilles.
Ces Messieurs, à leur tour, enchantent nos oreilles.
Ainsi…

LE GÉNIE.

Ainsi…De vos avis on se passera bien.
Quiconque admire tout, ne se connoît à rien.

LE GÉNIE, LA FOLIE, LE BON-SENS, L'HOMME SENSÉ, LE PETIT-MAÎTRE.

LE PETIT-MAÎTRE.

Je viens tard ; excusez. Je me sauve au plus vîte.
(À la Folie.)
Déesse, vous voilà ! je vous en félicite.
Je vous trouve par tout ou l'on trouve quelqu'un.
(Montrant le Bon-Sens.)
Quel est ce visage importun ?
Je n'ai vû sa figure en aucun lieu du monde.
Cela sent son Poëte une lieue à sa ronde.

LA FOLIE.

C'est toute une autre espece, un Estre de raison.

LE BON-SENS.

Avez qui vous n'aurez jamais de liaison.

LE PETIT-MAÎTRE.

Qu'on nomme ?

La Folie.

Qu’on nomme ?Le Bon-Sens.

Le Petit-Maître.

Qu’on nomme ?Le Bon-Sens.Oui, je me le rappelle.

Le Bon-Sens.

C’est du plus loin.

Le Petit-Maître.

C’est du plus loin.Quelle nouvelle ?
Hé bien ? Qu’a-t-on conclu ?

Le Génie.

Hé bien ? Qu’a-t-on conclu ?Rien encore entre nous.

Le Petit-Maître.

Qu’attend-on ?

Le Génie.

Qu’attend-on ?Votre avis.

Le Petit-Maître.

Qu’attend-on ?Votre avis.Soit.

Le Génie.

Qu’attend-on ?Votre avis.Soit.D’abord, aimez-vous ?…

LE PETIT-MAÎTRE.

Beaucoup.

LE GÉNIE.

Beaucoup.La Comédie ?

LE PETIT-MAÎTRE.

Beaucoup.La Comédie ?Oui, quand elle est meublée.

LE GÉNIE.

Qui vous la fait aimer ?

LE PETIT-MAÎTRE.

Qui vous la fait aimer ?Le monde & l'assemblée.

LE GÉNIE.

Mais…

LE PETIT-MAÎTRE.

Mais…Le monde se cherche, & je le cherche aussi.

LE GÉNIE.

C'est là tout ce qui peut vous attirer ici ?

LE PETIT-MAÎTRE.

Oui, l'affluence est tout ce qui m'est nécessaire.
Je jette, en arrivant, un coup d'œil circulaire.
Nous ne valons qu'autant que nous nous faisons voir,

Si quelque femme d'importance,
Fiere d'être à la Cour un peu sur le trottoir,
Veut éluder ma révérence,
Je me fais un plaisir d'abaisser son orgueil
Jusqu'à me saluer : Je fais la guerre à l'œil,
Je le tiens en arrêt, & je m'opiniâtre
Tant, qu'au milieu d'un Acte enfin l'on m'apperçoit.
Je me leve, on me rend le salut qu'on reçoit ;
Cela fait un coup de théâtre.

LE GÉNIE.

Et la Piéce ?

LE PETIT-MAÎTRE.

Et la Piéce ?Elle va son train, & moi, le mien.

LE GÉNIE.

Sans qu'elle vous occupe en rien ?
Car vous n'êtes pas homme à prendre la fatigue
D'entrer dans les détails, & d'en suivre l'intrigue.

LE PETIT-MAÎTRE.

L'intrigue ! Ah ! par sambleu, l'Auteur peut arranger
La sienne pour le mieux. J'ai la mienne à songer.
Avant qu'on soit au fait des nouvelles courantes,
Que l'on ait décliné vingt femmes différentes,
À qui, de loge en loge, on va faire sa cour,
Et qu'on ait au foyer été faire son tour,
La Piéce est aux abois ; le dernier Acte expire.

LE GÉNIE.

Et vous jugez alors ?…

LE PETIT-MAÎTRE.

Et vous jugez alors ?…Définitivement.

LE GÉNIE.

Mais encor, que pouvez-vous dire ?

LE PETIT-MAÎTRE.

Ma décision roule alternativement
Sur ces deux mots…

LE GÉNIE.

Sur ces deux mots…Qui sont ?

LE PETIT-MAÎTRE.

Sur ces deux mots…Qui sont ?Divin, ou détestable,
Et souvent le dernier est le plus véritable.

LE GÉNIE.

Ah ! Je vous reconnois pour être d'un Pays,
Où d'abord on sçait tout, sans avoir rien appris.

LE PETIT-MAÎTRE.

Enfin, les spectacles que j'aime,
Sont ceux où la presse est extrême.

LE GÉNIE.

Pour l'attirer ici, sçavez-vous un moyen ?

LE PETIT-MAÎTRE.

Parbleu, rien n'est plus simple.

LE GÉNIE.

Parbleu, rien n'est plus simple.Hé bien ?

LE PETIT-MAÎTRE.

Les nouveautés sont toujours belles.
Sans vous embarrasser du choix,

Ne nous donnez jamais que des Piéces nouvelles ;
Affichez-les d'abord pour la derniere fois ;
Prenez-double, rendez vos plaisirs impayables ;
Exceptez le Parterre. Il pourroit au surplus
Vous envoyer à tous les diables.
C'est, du reste, à quoi je conclus.

LE GÉNIE, LA FOLIE, LE BON-SENS, L'HOMME SENSÉ.

LA FOLIE.

Voilà bien des Publics qui passent en revûe.
Vous voyez qu'à la Ville aussi bien qu'à la Cour,
Vous n'étrennerez pas, si cela continue.

LE BON-SENS.

Peut-être que j'aurai mon tour.

LE GÉNIE À L'HOMME SENSÉ.

Passons à vous, Monsieur.

L'Homme sensé.

Passons à vous, Monsieur.Moi, sur cette matiere
Je n'ai qu'un faible usage, & fort peu de lumiere.
Je pourrois me tromper.

La Folie.

Je pourrais me tromper.C'en est le pis-aller.
Cela ne doit jamais empêcher de parler.
Comment ? Vous rougissez ?

L'Homme sensé.

Comment ? Vous rougissez ?J'ai lieu d'être timide.

La Folie.

On pense mal des gens qui n'osent dire un mot.

Le Bon-Sens.

Souvent il n'en faut qu'un pour passer pour un sot.

La Folie.

Bon, bon, dites toujours.

L'Homme sensé.

Bon, bon, dites toujours.Jamais je ne décide.

La Folie.

Peut-on s'en empêcher ?

L'Homme sensé.

Peut-on s'en empêcher ?J'écoute ce qu'on dit ;
Et je tâche au surplus de la mettre à profit.

Le Bon-Sens, à part.

Cet homme, par hasard, seroit-il raisonnable ?
J'aime sa retenue, & sa timidité.
Quand on compte si peu sur sa capacité,
On ne dit jamais rien qui ne soit convenable.

L'Homme sensé.

Je vais, puisque vous l'exigez,
Dire à peu près ce que je pense,
Mais ce sera sans conséquence.
Ce ne sont que des préjugés.

Le Génie.

Sur le théâtre, enfin, que faut-il vous produire ?

L'Homme sensé.

Je cherche à m'amuser ; encor plus à m'instruire.

La Folie.

Às'instruire ! cet homme est de mauvaise foi.

L'Homme sensé.

La vrai, le naturel ont des charmes pour moi.
Renvoyez aux Forains ces folles rapsodies,
Que l'on veut bien nommer du nom de comédies,

Qu'on ne voit qu'une fois, que jamais on ne lit,
Où l'esprit & le cœur ne font aucun profit.
Quoi ? nous aurons toujours des farces surchargées ?
Une intrigue cousue à des Scènes brochées ?
Des suppositions, des caractéres faux,
Absurdes, indécens, chargés outre mesure ;
Des portraits inventés, dont jamais la nature
N'a fourni les originaux ?
Hé quoi ? Dans le siécle où nous sommes,
Quelle nécessité d'imaginer des hommes !
De pousser leur folie au suprême degré !
C'est assez des travers que chacun d'eux se donne.
Peignez les tels qu'ils sont. Un ridicule outré
Fait rire, & cependant ne corrige personne.
Je m'explique peut-être avec témérité.
Bien d'autres cependant osent penser de même,
Toutefois je n'en tire aucune autorité.
À vos décisions, je soumets mon systême.

LA GÉNIE, LA FOLIE, LE BON-SENS.

Le Bon-sens.

Ah ! Je le reconnois à ce discours sensé.
Le voilà ce public que j'avois annoncé,
À qui par préférence, il faut cherche à plaire.

Le Génie.

Que ne m'est-il permis d'y borner tous mes soins !

La Folie.

Lui ? C'est un franc Visionnaire,
Et, de tous les Publics, celui qui vaut le moins ;
Car il est sérieux. Avec la multitude
On ne gagne souvent que de l'incertitude.
Mais j'ai pitié de vous. Je serai votre appui.
Laissez-moi sur la scène un souverain empire ;
Sur-tout que le Bon-sens pour jamais se retire :
Je ne veux rien avoir à débattre avec lui.
À ce prix, j'entreprends d'entretenir Thalie,
Et Melpomène encor, par-dessus le marché.

LE GÉNIE.

Je ne puis. Au Bon-sens je suis trop attaché.
Mais souffre qu'avec lui je vous réconcilie.
Cet accord vous convient, & feroit mon bonheur.

LA FOLIE.

Qui, moi ? Que je m'unisse avec un raisonneur.
Qui s'oppose sans cesse à mon heureux délire,
Dont le but est d'apprendre à se passer de rire ?
Un pédant, dont le front toujours chargé d'ennui,
Écarte le plaisir qui vient s'offrir à lui ?
La fléau de tous ceux qui deviennent sa proye,
Qui dispense à regret, & mesure la joye
Que je répands à pleines mains ;
Ce ridicule accord déplairoit aux humains.

LE GÉNIE.

Vous vous corrigerez tous les deux l'un par l'autre.

LA FOLIE.

Entre nous, en un mot, il faut se déclarer.

LE GÉNIE.

Je n'oserois vous séparer.
Son secours m'est utile, & j'ai besoin du vôtre.

LA FOLIE.

Hé bien ? Éprouve donc sa persécution,
Insensé ; je te livre à sa direction.
Bientôt tes Spectateurs aussi froids que des ombres,
Encor plus ennuyés que les Mânes plaintifs,
Épars sur les rivages sombres,
Rappelleront ici les plaisirs fugitifs :
J'aurai conduit ailleurs leur folâtre cohorte.
À commencer dès aujourd'hui,
Ce lieu va devenir le temple de l'ennui.
Tu finiras par mettre écriteau sur la porte.

LE GÉNIE, LE BON-SENS.

LE GÉNIE.

Cette prédiction pourrait bien s'accomplir.
Je crains qu'elle aille s'établir…

LE BON-SENS.

Laisser, laissez aller cette folle immortelle :
On peut ici se passer d'elle.
Vous ne manquerez pas de prodiges nouveaux.

Plus d'un vrai nourrisson des filles de mémoire
Pour quelque tems encore assurent votre gloire.
Si ce n'est pas assez, ils auront des rivaux.
J'en sçais qui n'ont besoin que d'un peu plus d'audace ;
Et je vais les encourager.

LE GÉNIE seul.

Je suis dépourvû. Que faut-il que je fasse ?
La Folie en tous tems, est bonne à ménager.

THALIE, LE GÉNIE.

Le Génie.

Déesse, vous voyez mon embarras extrême.

Thalie.

Oui, le Public n'est pas d'accord avec lui-même.

Le Génie.

J'ai reçu vingt avis tous différens entr'eux :
Un seul m'a paru bon ; mais il est dangereux.

Thalie.

Il faut pourtant le suivre.

Le Génie.

Il faut pourtant le suivre.Où prendrez-vous des piéces ?

Thalie.

Le Bon-Sens t'a promis ses soins officieux.

LE GÉNIE.

Oui, mais en attendant l'effet de ses promesses,
Je n'ai rien à donner.

THALIE.

Je n'ai rien à donner.Eh bien ? Faute de mieux,
Prends cette comédie.
(Lui présentant un manuscrit.)

LE GÉNIE.

Prends cette comédie.Est-ce une bonne aubeine ?

THALIE.

C'est l'essai d'un auteur que je connois à peine.

LE GÉNIE.

Tant pis.

THALIE.

Tant pis.Au bas du Pinde on m'a fait ce présent.

LE GÉNIE.

Si c'en est un.

THALIE.

Si c'en est un.Peut-être. Et je n'ose à présent
Jurer de rien, en fait d'ouvrage,

Le Public qu'on prévient, refuse son suffrage.
Entre-nous, celui-ci me paroît hasardeux.
Je ne sçai : j'y voudrois une fable mieux faite,
Un peu plus de comique, & l'intrigue plus nette.

LE GÉNIE.

Allons, prenons toujours ; les tems sont malheureux.

FIN DU PROLOGUE.

Acte I

FRONTIN, NÉRINE.

NÉRINE.

Ton Maître & ma Maîtresse auroient bien dû s'aimer.
C'est lui...

FRONTIN.

C'est lui...C'est elle...

NÉRINE.

C'est lui...C'est elle...Quoi ?

FRONTIN.

C'est lui...C'est elle...Quoi ?Qui devoit l'enflammer.

Léonore a toujours une mélancolie
Qui lui fait bien du tort. L'amour suit la folie.
On veut qu'une Maîtresse ait l'air vif, semillant ;
Un peu moins de bon sens, un peu plus de brillant.

NÉRINE.

Un fou cherche une folle, & la trouve de reste.
L'état de Léonore est cruel & funeste.
Frontin, toute sa vie, est…

FRONTIN.

Frontin, toute sa vie, est…Défiez-vous-en ;
L'histoire d'une femme est toujours un roman.

NÉRINE.

Oui. Le sien commença par un sot mariage.
Ce ne fut point l'amour qui la mit en ménage ;
Et jamais on n'en eut un dépit plus mortel.
Il fallut obéir, & marcher à l'Autel :
Mais, en sortant du temple, un jeune téméraire,
À qui, sans le sçavoir, elle avoit trop sçu plaire,
Furieux de la perdre, attaqua son époux,
L'obligea de se battre, & tomba sous ses coups.
Pour dérober sa tête à l'injuste poursuite
D'un ennemi puissant, cet époux prit la fuite.
Léonore aussi-tôt saisit sa liberté ;
Et s'enfuit en secret dans un Cloître écarté,
Sous ce nom inconnu, qu'elle conserve encore.
Que ne feroit-on pas pour fuir ce qu'on abhorre ?
Sa mere, mais trop tard, en mourut de regret.

Geronte apprit enfin notre asile secret,
Et vint nous apporter…

FRONTIN.

Et vint nous apporter…Un brevet de veuvage ?

NÉRINE.

Oui. Nous vîmes la fin d'un si long esclavage.
Cet oncle généreux nous retira chez lui.

FRONTIN.

Mais je ne vois point là tant de sujet d'ennui ;
Car Léonore est veuve, & dans le plus bel âge.

NÉRINE.

Douze ans d'absence ont mis tous ses biens au pillage :
C'est pour les recueillir, ou du moins leurs débris,
Que Geronte est allé faire un tour à Paris.
S'il ne réussit pas dans ses justes poursuites,
Vois l'état malheureux où nous serons réduites.
Geronte a pour sa niéce une tendre amitié ;
Mais tu sçais qu'on ne peut vivre avec sa moitié.
Il le faudra, peut-être. Est-il enfer plus rude,
Que d'être à la merci d'une maudite prude,
Toujours contente d'elle, & jamais du prochain ;
Dont la vertu bruyante insulte au genre humain ?
Joins à l'humeur d'Orphise un sujet infaillible,
Qui la rendra pour nous encore plus terrible :
Elle a, d'un premier lit, une fille à pourvoir.

FRONTIN.

Ceci m'ouvre l'esprit ; & je crois entrevoir…
Que je n'étois qu'un sot… Oui.

NÉRINE.

Que je n'étois qu'un sot… Oui.Cela peut bien être.

FRONTIN.

Je crois que Léonore arrête ici mon Maître ;
Mais qu'à cause d'Orphise il tient ses feux secrets.
Quand Damon acheta cette Terre ici près,
Tu sçais que le château n'étoit pas praticable ;
Et qu'il étoit besoin pour le rendre habitable…

NÉRINE.

Oui, je sçais qu'il fallut le faire rétablir.

FRONTIN.

Geronte, en attendant, s'en vint nous accueillir ;
Et, comme un bon voisin, nous offrir un azile.
Nous vînmes donc chez lui. Mais notre domicile
Est depuis quelque tems en état d'y loger :
Mon Maître cependant paroît n'y pas songer.

NÉRINE.

Ta remarque est juste. Oui… Mais la fille d'Orphise…

FRONTIN.

Julie ? Ah ! si mon maître en avoit l'âme éprise,
Son amour oseroit paroître à découvert.
Léonore est trop fiere ; & sa fierté nous perd.

NÉRINE.

Les femmes ne sont pas tout ce qu'elles paroissent.
J'en aurai le cœur net.

FRONTIN.

J'en aurai le coeur net.Les femmes se connoissent.

NÉRINE.

Léonore m'appelle. Adieu. Cela suffit.
Je m'en vais travailler sur ce que tu m'as dit.

NÉRINE SEULE.

Tout ce que ma mémoire à présent me rappelle,
Me confirme encor plus cette heureuse nouvelle.

LÉONORE, NÉRINE.

NÉRINE.

Vous m'avez appelée.

LÉONORE.

Vous m'avez appelée.Oui. Je voulois sortir.
Mais de la part d'Orphise on vient de m'avertir
Qu'elle veut me parler ; ainsi je vais l'attendre.
Pour toi, l'on ne sçait plus désormais où te prendre.

Tu sembles te lasser de l'état où je suis ;
Et pourtant je m'en plains tout le moins que je puis.

NÉRINE.

J'étois avec Frontin, puisqu'il faut vous le dire :
Je lui parlois de vous.

LÉONORE.

Je lui parlois de vous.Je sçais ce qui l'attire.

NÉRINE.

Nous disions que Damon auroit dû vous aimer :
Il a pourtant bien fait de ne pas s'enflammer.

LÉONORE.

Tu n'es pas raisonnable.

NÉRINE.

Tu n'es pas raisonnable.Il seroit trop à plaindre.

LÉONORE.

Va, ce malheur pour lui ne fut jamais à craindre.
Tu m'assurois pourtant…

NÉRINE.

Tu m'assurois pourtant…Oui, je croyois d'abord
Que Damon vous aimoit, Madame, j'avois tort.

LÉONORE.

J'y prends peu d'intérêt. Mais sur quelle assurance
Accuses-tu Damon de tant d'indifférence ?

NÉRINE.

Si l'on aimoit encore, ainsi que Céladon,
Peut-être je pourrois en soupçonner Damon.
Mais de pareils amans ne sont plus qu'en idée.
À présent une intrigue est bientôt décidée :
On ne se donne plus le tems d'être enchaîné :
L'amour prend son essor aussi-tôt qu'il est né.
Dès qu'on aime, on en fait un récit infidele ;
On exagere un feu qui n'est qu'une étincelle ;
Pour mieux en assurer l'objet de son amour,
Un amant en instruit & la Ville & la Cour.
La sotte vanité conduit tout le mystere ;
Et la fatuité l'empêche de se taire.
Si Damon vous aimoit, il en eût fait l'aveu.
Ainsi nous nous trompions... Cela vous fâche un peu ?

LÉONORE.

Vous vous émancipez. M'avez-vous reconnue
Pour être, en ma faveur, follement prévenue ?

NÉRINE.

Ainsi vous croyez donc mon discours conséquent.
Non, ma chere Maîtresse, il est extravagant,
Insoutenable.

LÉONORE.

Insoutenable.En quoi ?

NÉRINE.

Insoutenable.En quoi ?C'est que Damon vous aime.

LÉONORE.

Mais accorde-toi donc, Nérine, avec toi-même.

NÉRINE.

Un tiers voit mieux que ceux qui sont dans l'embarras.

LÉONORE.

Tu viens de me prouver…

NÉRINE.

Tu viens de me prouver…Que Damon n'avoit pas
Les défauts des amans qu'en ce siècle on voit naître.
Quoi ? parce que l'on n'est ni fat, ni petit-maître,
On ne peut vous aimer ? L'obstacle est imprévu.

LÉONORE.

Par où peux-tu juger…

NÉRINE.

Par où peux-tu juger…Par tout ce que j'ai vû.

LÉONORE.

Mais encore, quoi donc ?

NÉRINE.

Mais encore, quoi donc ?Premierement, vos charmes.

LÉONORE.

Je n'ai jamais compté sur de si foibles armes.

NÉRINE.

J'ai démêlé, vous dis-je, à travers ses respects,
Des soupirs étouffés, des regards indirects,
Un silence pénible, autant qu'involontaire,
Des desirs, des égards, du trouble, du mystere,
Un intérêt secret, un soin particulier.
Un homme indifférent est bien plus familier.
Ce sont-là mes garans. Tout cela fait en somme
De l'amour ; &, de plus, un amant honnête-homme.
J'ai vû bien plus encore.

LÉONORE.

J'ai vû bien plus encore.Achève ; dis-moi tout.

NÉRINE.

Que cet amant seroit assez de votre goût.

LÉONORE.

Ah ! c'est trop voir. Finis ; je ne veux plus t'entendre.
Je te défends... Hélas ! que puis-je lui défendre ?
Quoi ! de foibles attraits flétris par les douleurs,
Ces yeux accoutumés à pleurer mes malheurs,
Pourroient causer encore une foiblesse ?

NÉRINE.

Et sur-tout à l'objet pour qui l'amour vous blesse ?
Car il faut vous aider.

LÉONORE.

Car il faut vous aider.Nérine, tu me perds.

NÉRINE.

De quoi m'accusez-vous ? Croyez que je vous sers.

Léonore & Damon sont formés l'un pour l'autre.
C'est moi qui vous apprends sa défaite & la vôtre.
L'hymen peut réparer les maux qu'il vous a faits.
Il forme quelquefois des liens pleins d'attraits.
Quand on dépend de soi, pour soi l'on se marie.

LÉONORE.

Ne me rappelle plus le malheur de ma vie,
Ni les égaremens d'un âge sans raison.
À peine j'achevois ma premiere saison,
On me tira du Cloître ; & j'entrai dans le monde,
Avec les préjugés dont la jeunesse abonde.
Une mere absolue, abusant de ses droits,
Avoit promis ma main, sans consulter mon choix.
Je me prévins d'abord. Mon dépit fut extrême.
Je croyois qu'on devoit m'obtenir de moi-même.
Je croyois mériter du moins quelques soupirs :
Mais, loin de s'abaisser à flatter mes desirs,
On ne m'honora pas d'une seule entrevue.
Je fus au temple ; & là, sans détourner la vûe,
Victime dévouée au cruel intérêt,

On me fit malgré moi prononcer mon arrêt.
Quel hymen ! Ou plutôt quelle union fatale !
L'aversion, sans doute, entre nous fut égale.
En sortant de l'autel, Sainflore disparut.
Moi-même je m'enfuis ; & mon époux mourut.
Mais j'ai connu l'erreur de mon antipathie.
Je crois, si mon époux n'eût pas perdu la vie,
Que sans doute l'hymen, mon devoir, & le tems,
Auroient mis dans mon cœur de plus doux sentimens.

NÉRINE.

En tout cas, par bonheur, il est en l'autre monde.

Pour vous montrer sur quoi mon préjugé se fonde,
Au sujet de Damon, il faut vous expliquer
Ce que m'a dit Frontin. Il m'a fait remarquer
Que Damon s'accoutume à la maison d'Orphise.

LÉONORE.

Peut-être que sa fille…

NÉRINE.

Peut-être que sa fille…Eh ! souffrez qu'on vous dise…
Mais on vient.

LÉONORE.

Mais on vient.C'est, sans doute, Orphise que j'attends !

NÉRINE, À PART.

Le diable qui l'amene a bien mal pris son tems.

ORPHISE, LÉONORE, NÉRINE.

ORPHISE, à NÉRINE.

Vous pouvez demeurer. Vous avez quelqu'adresse ;
J'aurai besoin de vous, & de votre Maîtresse.
(à Léonore.)
Madame, vous sçavez qu'autant que je le puis,
Je me fais un devoir d'adoucir vos ennuis.
Entre ma fille & vous tout mon cœur se partage.
J'espere que Geronte en fera davantage ;
Qu'il vous fera rentrer dans vos biens usurpés.
Si par malheur enfin ses soins étoient trompés,

Vous deviendrez, Madame, une seconde fille,
Que la fortune aura mise dans ma famille ;
Et vos plus grands malheurs m'attacheront à vous.

NÉRINE, à part.

Que diantre signifie un exorde si doux ?

LÉONORE.

Madame...

ORPHISE.

Madame...Je prévois ce que vous m'allez dire.

LÉONORE.

Ma reconnoissance...

ORPHISE.

Ma reconnoissance…Est telle que je désire.

LÉONORE.

De grace…

ORPHISE.

De grace…Épargnez-vous de vains remercimens.
C'est tout ce que je crains quand j'oblige les gens.

LÉONORE.

Souffrez…

ORPHISE.

Souffrez…Je viens d'apprendre un départ qui m'afflige.
Damon va nous quitter. Et c'est ce qui m'oblige
À vous venir prier d'empêcher son départ.

LÉONORE.

Pour vos moindres desirs il aura plus d'égard.

ORPHISE.

N'importe. Je voudrois, sans être compromise,
Que vous employassiez ici votre entremise.

LÉONORE.

Madame, sur Damon, ai-je assez de crédit ?…

ORPHISE.

Assez, pour l'amener au point dont il s'agit.
J'ai des desseins secrets qu'il faut que je vous dise.
Connoissez-vous Damon ? Parlez avec franchise.

LÉONORE.

Je le crois honnête homme.

ORPHISE.

Je le crois honnête homme.Oh ! je n'en doute pas.
Le mystere a pour lui de furieux appas.
Je m'y perds comme vous. Depuis qu'il nous fréquente,
Il est d'une réserve incivile & piquante.

LÉONORE.

En quoi, Madame ?

ORPHISE.

En quoi, Madame ?En tout. En voici quelques traits.
Il est homme de guerre, & n'en parle jamais.

LÉONORE.

Tous ses pareils devroient imiter sa prudence.

ORPHISE.

Quand on est noble, on peut en faire confidence.
Il ne cite jamais ni lui, ni ses ayeux.

LÉONORE.

Ceux qui font autrement sont toujours ennuyeux.

ORPHISE.

Quand on est riche, est-il naturel qu'on s'en cache ?
Le premier avantage est que chacun le sçache.

LÉONORE.

Il n'appartient qu'aux sots d'en tirer vanité.

ORPHISE.

Ainsi vous approuvez sa singularité ?
Tant mieux. Du reste, il est homme assez sociable.
Je crois qu'on en peut faire un mari fort passable.
(Léonore soupire.)
Plaît-il ?

LÉONORE.

Plaît-il ?Rien. (à part.) Ciel ! de quoi va-t-elle me prier !

ORPHISE.

J'ai, comme vous sçavez, ma fille à marier.
Et ce seroit me faire un plaisir véritable
De sçavoir si Damon est un parti sortable.
En ce cas, agissez, Madame ; servez-nous,
Comme on vous serviroit ; faites comme pour vous.

NÉRINE.

Sans doute, c'est à quoi vous devez vous attendre.

ORPHISE.

Je veux, de votre main, l'accepter pour mon gendre.
Je crois qu'il va venir vous faire son adieu.
Je sors ; il ne faut pas qu'il me trouve en ce lieu.
Vous ne mettrez en jeu ni moi, ni la future.

LÉONORE.

En vérité, Madame…

ORPHISE.

En vérité, Madame…En pareille aventure,
Il faut avec adresse employer les détours.
Tout homme qu'on recherche en abuse toujours :
Se rencherit d'abord, sans valoir davantage :
Et, de rien qu'il étoit, s'érige en personnage.

Leur fatuité vient du cas que l'on en fait.
Il faut les maîtriser, malgré que l'on en ait,
Se les assujettir, les faire à son caprice.
Nous perdons leur estime, en leur rendant justice ;
Nous nous avilissons, si nous sentons leur prix ;
Et la moindre indulgence attire leur mépris.
Je vous laisse.

LÉONORE, NÉRINE.

LÉONORE.

Je vous laisse.Nérine…

NÉRINE, RIANT.

Je vous laisse.Nérine…Ah ! rien n'est plus risible.
Orphise vous procure un moyen infaillible
De vous servir vous-même, en servant ses desseins.
Voilà des intérêts remis en bonnes mains.

LÉONORE.

Quelle commission dangereuse & cruelle !
Je ne puis y songer ni pour moi, ni pour elle.
Oui, cette occasion n'est qu'un piége fatal.
Je m'exposerois trop, je la servirois mal.
Laissons aller Damon ; il faut que je l'évite.
Imagine une excuse, & reçois sa visite.

NÉRINE.

Quel danger courez-vous ? Quoi ! vous n'osez saisir
La seule occasion qui peut vous éclaircir.

LÉONORE.

J'aime mieux à jamais ignorer ma victoire,
Que de mettre en danger mon honneur & ma gloire.

NÉRINE.

Àne point voir Damon, ne vous obstinez plus.
Que pourroit-il penser d'un semblable refus ?
Cette affectation seroit plus dangereuse.
D'ailleurs, Madame Orphise en seroit furieuse.
Madame, il faut céder à la nécessité.
Mais j'apperçois Damon.

LÉONORE.

Mais j'apperçois Damon.Que ne l'ai-je évité !

DAMON, LÉONORE, NÉRINE.

(Damon fait deux ou trois révérences, avance, recule, & paroît déconcerté.)

NÉRINE, À PART.

Que deux amans sont sots, quand ils sont en présence !
Il faut que je les aide à rompre le silence.
(à Damon.)
On dit que vous allez chercher en d'autres lieux
Une société qui vous amuse mieux.

DAMON, À LÉONORE.

L'ennui n'habite point le séjour où vous êtes.

Des motifs plus pressans, d'autres peines secrettes…

NÉRINE.

Quoi ! vous partez, Monsieur ?

DAMON, À LÉONORE.

Quoi ! vous partez, Monsieur ?Oui, Madame, je fuis ;
Je fais ce que je dois, & plus que je ne puis.

NÉRINE.

Si la maison vous plaît ?

DAMON, À LÉONORE.

Si la maison vous plaît ?Que trop ?

NÉRINE.

Si la maison vous plaît ?Que trop ?Hé ! qui vous presse ?

DAMON, à LÉONORE.

Mon honneur, ma raison, le danger, ma foiblesse ;
Votre repos, enfin.

LÉONORE.

Votre repos, enfin.Mon repos, dites-vous ?

DAMON, à LÉONORE.

Ah ! Madame, daignez m'écouter sans courroux.
N'y cherchez point un sens coupable & téméraire.
Oui, pour votre repos, ma fuite est nécessaire.
Orphise dans ces lieux cherche à me retenir ;
Et c'est ce qui m'a fait résoudre à me bannir.
Car enfin je dois voir ce qu'on rend trop visible,
Sa bonté m'est à charge, & vous seroit nuisible.

NÉRINE.

Quoi ! vous sçavez déjà le bien qu'elle vous veut ?

DAMON.

Quelqu'un l'ignore-t-il ? Non, jamais on ne peut

Avec plus de mystere, être plus indiscrette.
Mais je ne puis répondre à ce qu'elle souhaite.

LÉONORE.

On croyoit que Julie auroit dû vous charmer.
Quoi ! ses attraits naissans n'ont pû vous enflammer ?

DAMON.

Ah ! tout autre que moi doit lui rendre les armes.

NÉRINE.

Vous ne l'aimez donc pas ?

DAMON.

Vous ne l'aimez donc pas ?Non. J'échappe à ses charmes.
Vous seriez exposée à des soupçons jaloux.
Orphise, avec raison, n'accuseroit que vous
Du refus que je fais de prendre cette chaîne.
Sa pénible amitié se changeroit en haine.
Sans compter d'autres maux trop aisés à prévoir,
Je payerois trop cher le plaisir de vous voir.

LÉONORE.

Vous le voulez ? Il faut approuver votre zele.

NÉRINE.

Allez, Monsieur, allez où l'amour vous appelle.

DAMON.

De quoi m'accusez-vous ? Je m'exile chez moi.
D'ailleurs, si quelqu'objet me tenoit sous sa loi,
Hélas ! je n'aurois point de retour à prétendre ;

Mon coeur s'entretiendroit dans l'amour le plus tendre,
Sans laisser éclater le moindre de ses feux.

NÉRINE.

Tenez Monsieur, j'ai peine à croire au merveilleux :

Tant de discrétion est hors de vraisemblance.

LÉONORE.

Sans entrer plus avant dans votre confidence,
Puisque vous nous quittez, vous avez vos raisons.

DAMON.

Moi, des raisons ? Je vois vos injustes soupçons.
Vous croyez que je vole où mon bonheur m'appelle.
Si vous sçaviez combien cette erreur m'est cruelle !...
Puisque vous m'y forcez, apprenez mon état.
Si j'aimois, mon amour éviteroit l'éclat.
Je dis plus. Mon aveu deviendroit un outrage,
Qui déshonoreroit l'objet de mon hommage.
Mon vainqueur ne pourroit répondre à mon amour.
Hé ! que me serviroit le plus tendre retour ?
Il feroit le malheur de cette infortunée.
Je gémis dans les fers d'un cruel hyménée.

LÉONORE.

Vous êtes marié ?

DAMON.

Vous êtes marié ?Je le suis. Mais enfin
Un prompt événement peut changer mon destin.

NÉRINE.

Partez, Monsieur, partez ; vous ne pouvez mieux faire.

LÉONORE.

Orphise approuvera ce départ nécessaire.

DAMON.

Madame, j'obéis. J(à part.)
Madame, j'obéis. J'espere un prompt retour.

LÉONORE, NÉRINE.

LÉONORE.

Il est donc marié ?... Que devient mon amour ?
Nérine, je l'aimois... Sa présence funeste
N'eût fait qu'entretenir un feu que je déteste.
Est-ce là le bonheur dont mon cœur s'est flatté ?
Rassure-moi ; je crains d'avoir trop éclaté.
Ai-je pû contenir ma colere trop prompte ?
N'en ai-je point trop dit ? Ah ! je mourrois de honte.

NÉRINE.

Je ne puis qu'approuver un trop juste dépit.
Mais quel sens peut avoir un mot qu'il vous a dit,
Qu'un prompt événement peut changer sa fortune ?

LÉONORE.

Ah ! ne te donne point une gêne importune.
Quand la nécessité ramene ma raison,
Cesse de retarder encor ma guérison.
C'est assez... Va chercher l'épouse de Geronte.
De tout ce qui se passe, il faut lui rendre compte.
Pour ne plus voir Damon, qui part dans un moment,
Je vais me renfermer dans mon appartement.

FRONTIN, NÉRINE.

FRONTIN, TENANT UN PAQUET DE PAPIER.

Ah ! te voilà, Nérine ! Enseigne-moi mon Maître.

NÉRINE.

Il faut que je t'étrangle. Approche, double traître.
Ton Maître est marié ; tu m'en fais un secret ?

FRONTIN.

Si j'en sçais rien, je veux être étranglé tout net.
Mon Maître est un sournois comme on n'en trouve gueres :
Oui, je crois que le diable est son homme d'affaires.
Je le trouvai jadis en pays étranger :
Il n'a, depuis ce tems, cessé de voyager.
Ce n'est que depuis peu, que nous sommes en France.
Il n'a fait, que je sçache, aucune connoissance ;
Si ce n'est chez Geronte, où tu sçais bien comment
Il n'a pu refuser de prendre un logement.
Oh ! s'il est marié, ce que je ne puis croire,
Ce n'est pas de mon bail : c'est quelque vieille histoire...

Bon ! il n'a point de femme appartenante à lui ;
Par-tout il a roulé sur le compte d'autrui.

NÉRINE.

C'est un fait. D'où viens-tu ?

FRONTIN.

C'est un fait. D'où viens-tu ?Je viens, à toute outrance,
De chez cet avocat ici près en vacance ;
J'y vais dix fois pour une, & toujours sans succès ;
Mais à la fin…

NÉRINE.

Mais à la fin…Ton Maître a-t-il quelque procès ?

FRONTIN.

Ma foi, je ne sçais point quelle est leur manigance.
Le Robin m'a donné ce paquet d'importance,
En me disant : « Voilà votre Maître en repos… »
Mais, à quoi rêves-tu ?

NÉRINE.

Mais, à quoi rêves-tu ?C'est à certains propos…
Pourrois-tu deviner ce que ce papier chante ?

FRONTIN.

Oui, si j'étois sorcier. Ah ! l'enquête plaisante !

NÉRINE.

Ah ! tu n’es bon à rien. Va-t’en, sans différer.
seule.
Je ne sçais pas pourquoi j’ose encore espérer.

Acte II

LÉONORE, NÉRINE.

Léonore.

Damon est-il parti ?

Nérine.

Damon est-il parti ?Sans doute qu’il doit l’être.

Léonore.

Orphise ne vient point ?

Nérine.

Orphise ne vient point ?C’est qu’elle sçait peut-être
Tout ce que vous avez à lui dire. En tout cas…
La voilà justement.

Léonore.

La voilà justement.Ne m’abandonne pas.

ORPHISE, LÉONORE, NÉRINE.

Orphise, à Léonore.

Madame, en vérité, vous êtes admirable,
Une personne unique, une femme adorable.

LÉONORE.

Des noms aussi flatteurs ne me conviennent point :
Et vous me surprenez, Madame, au dernier point.

ORPHISE.

Damon nous reste enfin, grâce à votre entremise :
Si je le sçais déjà, n'en soyez pas surprise.

LÉONORE.

Madame, excusez-moi…

ORPHISE.

Madame, excusez-moi…Ses gens l'ont dit aux miens.
Les valets sçavent tout ; c'est d'eux que je le tiens.
Vous me voyez sensible, on ne peut davantage.
Allons, Madame, il faut achever votre ouvrage.

LÉONORE.

Mon ouvrage ?

ORPHISE.

Mon ouvrage ?Quoi donc ?

LÉONORE.

Mon ouvrage ?Quoi donc ?Je n'y prends point de part.

ORPHISE.

Mais ne venez-vous pas d'empêcher son départ ?

LÉONORE.

Il vous plaît de le croire.

ORPHISE.

Il vous plaît de le croire.Et de plus, j'en suis sûre.

LÉONORE.

Madame, il n'en est rien.

ORPHISE.

Madame, il n'en est rien.Comment ?

LÉONORE.

Madame, il n'en est rien.Comment ?Non, je vous jure.

ORPHISE.

Damon reste pourtant ; les ordres sont donnez.

LÉONORE.

Cela peut être vrai ; mais vous me l'apprenez.

LÉONORE.

Quoi, véritablement ?

LÉONORE.

Quoi, véritablement ?Je vous le certifie.
Je n'ai parlé de rien.

ORPHISE.

Je n'ai parlé de rien.J'en ai l'ame ravie.
Vous n'avez point écrit ?

LÉONORE.

Vous n'avez point écrit ?Encore moins.

ORPHISE.

Vous n'avez point écrit ?Encore moins.Tant mieux.
Je connois le motif qui l'attache en ces lieux.
Ma fille, j'en suis sûre, en a tout le mérite.
Damon ne peut quitter un séjour qu'elle habite.
Pour vous, Madame, à qui cette affaire déplaît,
Il faut vous dispenser d'y prendre d'intérêt.
Oui, je n'ignore pas qu'une femme à votre âge,
N'aime guere à jouer un second personnage.
Elle voudroit que tout lui devînt personnel ;
Être l'unique but, l'objet perpétuel
Où tendent tous les cœurs, les yeux & les oreilles ;
Plaire, à l'exclusion de toutes ses pareilles ;

N'en reconnoître aucune, & dominer partout.
À votre âge, Madame, on est fort de ce goût.

LÉONORE.

Oui, je sçais qu'une femme aime un peu trop à plaire ;
C'est de l'âge où je suis la foiblesse ordinaire.

Dans l'arriere-saison, on ne fait qu'en changer ;
Du monde qui nous quitte on cherche à se venger,
Du plaisir qui nous fuit, des défauts qu'on regrette,
Auxquels on voudrait bien être encore sujette.
Alors, par désespoir & par nécessité,
On se masque ; l'on prend un air d'autorité ;
On se croit vertueuse en voulant le paroître,
Tandis qu'au fond du cœur, on néglige de l'être ;
Qu'au contraire on se fait un plaisir inhumain
De nourrir son orgueil aux dépens du prochain.
L'esprit de charité paraît une foiblesse ;
Et la mauvaise humeur prend le nom de sagesse :
Ainsi chaque âge apporte un travers différent.
On échange un défaut contre un autre plus grand ;
Et l'on corrige un vice avec un autre vice.
Mais je veux vous forcer à me rendre justice.
Un mot vous suffira, pour voir quel intérêt
Je dois prendre à Damon.

ORPHISE.

Je dois prendre à Damon.Voyons donc ce que c'est.

LÉONORE.

Apprenez que Damon ne peut être à Julie.

ORPHISE.

Qui l'en empêchera ? Pourquoi donc, je vous prie ?

LÉONORE.

Par un hymen secret il se trouve lié.

ORPHISE.

Bon ! que me dites-vous ? Le traître est marié ?

LÉONORE.

En secret.

ORPHISE.

En secret.Avec vous ?

LÉONORE.

En secret.Avec vous ?Non, je vous en assure.
Ainsi, vous voyez bien que c'est me faire injure.

ORPHISE.

Ah ! l'énigme est assez facile à deviner.
Damon devait cesser de nous importuner.
Il n'est point retenu par moi, ni par Julie ;
Et cependant il reste.

LÉONORE.

Et cependant il reste.Ah ! quelle calomnie !

LÉONORE, NÉRINE.

LÉONORE.

Je n'y sçaurois tenir ; je suis au désespoir.
Quel trait injurieux ! en est-il un plus noir ?
Il reste ; je l'ignore ; & l'on m'en fait un crime :
Mon repos, mon honneur, tout en est la victime.

NÉRINE.

Vous connoissez Orphise, & sa malignité.

LÉONORE.

Et pouvois-je m'attendre à cette indignité,
Et qu'on m'imputeroit la derniere bassesse ?
Nérine, quelle horreur ! on me croit la maîtresse
D'un homme marié ?

NÉRINE.

D'un homme marié ?Ce trait est inouï.
Une prude jamais n'a bien pensé d'autrui.

LÉONORE.

Que vais-je devenir ? Le bruit va s'en répandre.
Orphise va le dire à qui voudra l'entendre.

NÉRINE.

Et l'on n'en croira rien.

LÉONORE.

Et l'on n'en croira rien.Ah ! quelle est ton erreur ?
C'est assez qu'une histoire attaque notre honneur,
Elle passe aussi-tôt pour être véritable.
Tout ce qui peut nous nuire, ou nous perdre, est croyable,
On n'examine rien ; & la crédulité
Va toujours contre nous jusqu'à l'absurdité.

NÉRINE.

Je ne m'étonne plus si tant d'infortunées
Se plaignent, tous les jours, d'être à tort condamnées.
Je vois bien à présent qu'une femme d'honneur,
Avec son innocence, a besoin de bonheur.

LÉONORE, AVEC VIVACITÉ.

Dis-moi la vérité. Ne m'as-tu point trahie ?

NÉRINE.

Moi, vous trahir, Madame ? En quoi, je vous supplie ?

LÉONORE.

Damon devoit partir. J'ai reçu ses adieux :
Cependant il s'obstine à rester en ces lieux.
N'aurois-tu point parlé ?

NÉRINE.

N'aurois-tu point parlé ?Nullement, je vous jure.

LÉONORE.

Je ne sçais que penser ; je ne sçais que conclure.
Me serois-je oubliée ?... Auroit-il deviné ?
Dis-moi par quel motif il s'est déterminé ?
Après tant de respect, d'où lui vient tant d'audace ?
Il faut donc m'éloigner, il faut que je me chasse.
Mais il devinera que c'est lui que je fuis.
Il me suivra par-tout, puisqu'il reste où je suis.
Va le trouver. Dis-lui... Non, il vaut mieux écrire.

On ne dit par écrit que ce que l'on veut dire.
Et toi, tu lui feras remettre mon billet.

NÉRINE.

Allez.

NÉRINE, SEULE.

Allez.Je vais tâcher de trouver son valet.
S'il est intelligent, il me pourroit instruire
D'où vient ce changement, & qui peut le produire.

DAMON, SEUL, & TENANT DES PAPIERS.

Faisons cesser enfin le bruit de mon trépas.
Mon ennemi s'appaise après tant de débats.
Celle à qui mon malheur avoit uni ma vie,
Se porte à dénouer la chaîne qui nous lie ;
Du moins on se fait fort de lui faire agréer
Ce projet, que ses gens viennent de m'envoyer.
J'ai donné ma parole ; on répond de la sienne.
Ainsi, dans quelque endroit que ma femme se tienne,
Nous nous verrons bientôt, pour ne nous plus revoir.
Mes amis en secret m'ont donné cet espoir.
Qu'il m'est doux de briser une odieuse chaîne !
Je tiens notre rupture infaillible & prochaine ;
Il ne nous manque plus qu'une formalité
Pour achever enfin notre félicité.

En attendant, cessons une feinte importune :
Allons à Léonore annoncer ma fortune.
Avant que je lui dise & mon nom & mon rang,

Pénétrons dans son cœur. C'est d'où mon sort dépend.
Voyons si mon amour… Mais j'apperçois Nérine.

DAMON, NÉRINE.

DAMON.

Peut-on voir Léonore ?

NÉRINE.

Peut-on voir Léonore ?Ah ! Monsieur, j'imagine
Que vous rêvez.

DAMON.

Que vous rêvez.Je veux lui parler un moment.

NÉRINE.

Vous me faites frémir d'y penser seulement.

DAMON.

Il faut que je la voye.

NÉRINE.

Il faut que je la voie.Ah ! je vous crois trop sage
Pour oser à ses yeux vous offrir davantage.
Votre présence ici cause assez d'embarras.

DAMON.

De grâce, annonce-moi.

NÉRINE.

De grâce, annonce-moi.Je ne le ferai pas.

DAMON.

Que je lui dise un mot.

NÉRINE.

Que je lui dise un mot.Cela n'est pas possible.

DAMON.

Il m'est de conséquence.
Il m'est de conséquence.(Il jette sa bague à terre.)

NÉRINE.

Il m'est de conséquence.Elle n'est pas visible.
En vérité, Monsieur, je ne vous comprends pas…
Que cherchez-vous ?

DAMON.

Que cherchez-vous ?Ma bague.

NÉRINE, CHERCHANT LA BAGUE.

Que cherchez-vous ?Ma bague.Ah ! je la vois là-bas,
Ou je suis bien trompée. Oui, justement c'est elle.
(Elle ramasse la bague.)
C'eût été grand dommage ; elle est vraiment fort belle.
(Elle la rend à Damon.)

DAMON, REFUSANT LA BAGUE.

Elle est en bonnes mains ; &, puisqu'elle te plaît,
Profite du présent que le hazard te fait.

NÉRINE.

Moi, que je la garde ?

DAMON.

Moi, que je la garde ?Oui ; c'est une bagatelle :
Nérine, je voudrois qu'elle eût été plus belle.
Ce n'est qu'un foible essai du bien que je te veux.

NÉRINE.

Voilà ce qui s'appelle un homme dangereux.

On ne sçauroit prévoir des tours de cette espece.

DAMON.

Puisqu'on ne peut parler à ta belle Maîtresse,
Tu lui donneras bien un billet de ma part.

NÉRINE.

Voilà donc l'encloueure ! Allons, à tout hazard.
L'avez-vous ce billet ? Il faut que je m'acquitte.

DAMON.

Je cours te le chercher, je reviens au plus vîte.

NÉRINE

Je ne sçais, à présent que j'ai le diamant,
Je vois que je me suis oubliée un moment :
Réfléchissons un peu sur mon étourderie.
Je devois refuser cette galanterie.
Mon petit intérêt m'a fait illusion.
C'est la premiere fois… Maudite occasion !
Tu sçais apprivoiser l'honneur le plus sauvage ;
Tu menes où tu veux la fille la plus sage.
Sans toi, l'on pourroit l'être avec facilité.
Je ne me croyois pas tant de fragilité.
Cependant, si je rends la bague que j'ai prise
Je répare une faute avec une sottise.
Damon ne voudra pas reprendre son présent :
Au contraire, il croira qu'il n'est pas suffisant.

Il sera généreux ; je voudrai me défendre ;
Il ne démordra pas, je finirai par prendre :
Voilà pour cet article. Autre réflexion.
Mais comment m'acquitter de ma commission ?

LÉONORE, DAMON, tenant chacun une lettre à la main, NÉRINE.

Léonore sortant d'un côté. (à Nérine)

Tiens, fais rendre à Damon…

Damon sortant de l'autre côté. (à Nérine)

Tiens, fais rendre à Damon…Tiens, donne à ta Maîtresse…

Nérine au milieu d'eux, croisant les bras.

Donnez, je remettrai chacune à son adresse.

LÉONORE, AVEC ÉTONNEMENT.

Damon !

DAMON.

Damon !Madame avoit quelqu'ordre à me donner ?

LÉONORE.

Vous le deviez attendre ; & je dois m'étonner
De n'avoir pas reçu cette marque d'estime.

DAMON.

Une raison heureuse, ou du moins légitime,
Dont je vais vous instruire…

LÉONORE.

Dont je vais vous instruire…Épargnez-vous le soin
D'un éclaircissement, dont je n'ai pas besoin.
Nous nous devons toujours éviter l'un & l'autre.
J'ai ma raison. Souffrez que j'ignore la vôtre.
Partez, Monsieur, partez ; & cessons de nous voir ;
Que ce soit par égard, si ce n'est par devoir.
C'est pour vous en prier que j'ose vous écrire.

DAMON.

Mais…

LÉONORE.

Mais…Vous ne devez plus avoir rien à me dire.

DAMON.

Ah ! Madame…

LÉONORE.

Ah ! Madame…Damon ose me retenir ?

DAMON.

Apprenez donc mon crime, avant de me punir.

LÉONORE.

J'ai lieu de m'offenser de votre résistance.

DAMON.

Il est vrai. Pardonnez cette derniere instance.
Il y va de mes jours. Permettez en partant,
Qu'on vous dise un secret qui peut m'être important.

LÉONORE.

Je ne veux rien sçavoir…

DAMON.

Je ne veux rien sçavoir…Hélas ! daignez m'entendre.
Enfin, je puis céder à l'amour le plus tendre.

Ces soupirs, si long-tems retenus dans mon cœur,
Peuvent enfin paroître aux yeux de mon vainqueur.
Moins je l'offense, & plus je ressens que je l'aime.
Je n'ai plus désormais que sa rigueur extrême…

NÉRINE.

Votre épouse n'est plus ?

DAMON, À LÉONORE.

Votre épouse n'est plus ?Ah ! ce titre si doux
Auroit dû ne jamais appartenir qu'à vous.
Celle qui le portoit n'a point perdu la vie ;
Nous cédons l'un & l'autre à notre antipathie ;
Et ces nœuds que l'hymen avoit désavoués,
Sont d'un commun accord entre nous dénoués.

LÉONORE.

Quoi ! vous vous séparez ?

DAMON.

Quoi ! vous vous séparez ?Une heureuse rupture
Nous dégage tous deux d'une chaîne trop dure.
Nos sermens étoient nuls, ils ont été forcés ;
Notre bouche à regret les avoit prononcés.
Nos cœurs ont réclamé contre la tyrannie
De ceux à qui le ciel nous fit devoir la vie.
La loi me restitue & ma main & mon cœur.
Nous pouvons tous les deux nous choisir un vainqueur.
Hélas ! mon choix est fait ; & vous devez m'entendre.

LÉONORE.

C'est donc-là ce secret que vous vouliez m'apprendre ?
Et vous croyez, Monsieur, qu'il doit m'intéresser ?

DAMON.

Quoi donc ! ce foible espoir peut-il vous offenser ?

LÉONORE.

Malgré tous ces détours où votre esprit s'efforce,
Ce que vous m'annoncez est toujours un divorce.
Oui, tel que soit le nom dont vous les colorez,
C'est votre épouse enfin que vous deshonorez.
Vous prétendez, Monsieur, me rendre la complice
D'un coupable abandon fondé sur un caprice.
C'est vous qui l'exigez. Peut-elle y consentir ?
Je sens le désespoir qu'elle doit ressentir
D'un si terrible affront. Je me mets à sa place.
Pour elle enfin, Monsieur, je vous demande grace.
Si vous n'aimiez ailleurs... Ah ! n'en espérez rien.
Elle m'accuseroit... Votre cœur est son bien.
Loin de favoriser cette indigne rupture,
Je ne puis profiter de sa triste aventure.

DAMON.

N'appelez point divorce un accommodement.
Quand je consens à rompre un faux engagement,
Une chaîne, à tous deux également cruelle,
Ce n'est point un affront ; c'est un bonheur pour elle.
Vous n'avez jamais sçu, vous n'éprouverez point
Que le plus grand malheur est celui d'être joint
Au déplorable objet d'une haine invincible.

LÉONORE, À PART.

Quelle conformité.

DAMON.

Quelle conformité.Soyez-y donc sensible.

Quand vous refuseriez de vous rendre à mes vœux,
Nous ne romprons pas moins nos liens rigoureux.
Ma femme n'eut pour moi qu'une haine mortelle ;
C'est ce que vous avez de commun avec elle.

LÉONORE.

Dites-moi donc comment elle a pû vous haïr ?

DAMON.

Vous me haïssez bien.

LÉONORE.

Vous me haïssez bien.Ah ! laissez-moi vous fuir.
Oublions-nous tous deux.

DAMON.

Oublions-nous tous deux.Moi, que je vous oublie ?
Vous, sur qui je fondois le bonheur de ma vie,
Qui seule avez trouvé le secret d'enflammer
Un cœur que je croyois incapable d'aimer,
Dont vous allez causer l'éternelle souffrance !
Perd-on le souvenir, en perdant l'espérance ?
Ce n'est qu'en expirant d'amour & de douleur,
Que je puis oublier l'auteur de mon malheur.
Vous l'apprendrez bientôt ; c'est l'espoir qui me reste.

LÉONORE.

N'ajoutez pas encore à mon état funeste
Cet affreux désespoir.

DAMON.

Cet affreux désespoir.C'est vous qui le causez.
Ces frivoles raisons que vous me proposez,

Qu'invente contre moi votre délicatesse,
Ne l'emporteroient pas sur la moindre tendresse.
De votre aversion, c'est le plus sûr garant.

LÉONORE.

Restez dans votre erreur, & vivez seulement.

DAMON.

Ah ! puis-je interpréter ce que je viens d'entendre ?
Est-ce pitié ? Seroit-ce un sentiment plus tendre ?
(Il se jette aux genoux de Léonore.)
Léonore, achevez.

LÉONORE.

Léonore, achevez.Damon…

DAMON.

Léonore, achevez.Damon…Éclaircissez…

LÉONORE.

Que vois-je ! Orphise ? Adieu ; fuyez, disparoissez.

LÉONORE, ORPHISE, NÉRINE.

NÉRINE, BAS À LÉONORE.

Ferme, tenez-vous bien.

ORPHISE.

Ferme, tenez-vous bien.Ce que j'ai vû m'enchante !

NÉRINE.

Quoi donc ?

ORPHISE.

Quoi donc ?En vérité, l'attitude est touchante.

Je venois vous marquer que j'avois du regret
D'avoir conçu peut-être un soupçon indiscret.
L'excuse n'a plus lieu.

LÉONORE.

L'excuse n'a plus lieu.Pardonnez-moi, Madame.

ORPHISE.

Vous souffrez que Damon vous parle de sa flâme ?

LÉONORE.

Je fais plus ; car je l'aime.

ORPHISE.

Je fais plus ; car je l'aime.Avez-vous oublié
Que Damon, par malheur, est déjà marié ?
Pour vous, apparemment, c'est une bagatelle ;
Ou bien vous m'avez dit une fausse nouvelle.

LÉONORE.

Elle étoit vraie alors ; mais tout est bien changé.
D'un malheureux hymen Damon est dégagé.
On va briser sa chaîne ; il me l'a dit lui-même.
Voilà ce qui me fait avouer que je l'aime :
Car je dois avec vous bannir un vain détour.
Toutefois à Damon j'ai caché mon amour.
Je le crois ; ou du moins je cherche à me séduire.
Mais, Madame, en tout cas, vous pouvez l'en instruire.

ORPHISE.

On va briser ses fers ?

LÉONORE.

On va briser ses fers ?Ils vont être rompus.

ORPHISE.

Madame, il devient libre, & vous ne l'êtes plus.

LÉONORE.

Oui, je n'en rougis point ; je chéris ma défaite ;
Je perds ma liberté, sans que je la regrette ;
J'ai rencontré l'objet que je devois aimer.
Un mutuel amour a su nous enflammer.

C'est une sympathie invincible, absolue,
Que j'ai d'abord sentie à la premiere vûe.
Si le même rapport n'eût agi dans son cœur,
Jamais je n'aurois pu survivre à ce malheur.

ORPHISE.

Vous survivrez, Madame, à de plus grandes peines.
La mort de votre époux n'a point brisé vos chaînes :
Il est encore vivant.

LÉONORE.

Il est encore vivant.Mon époux est vivant !

ORPHISE.

Oui. C'est ce que Geronte a dit en arrivant.
Il va vous confirmer cette heureuse nouvelle.
Il étoit tems.

LÉONORE.

Il étoit tems.Il vit, & je suis infidelle !
Grand dieu ! dans quelle horreur me précipitez-vous ?

ORPHISE.

Est-ce un si grand malheur de revoir un époux ?

LÉONORE.

Ah ! vous n'ignorez pas quelle est l'antipathie,
Que m'inspira l'époux à qui je suis unie.

L'un & l'autre aux autels nous fûmes entraînés,
L'un à l'autre à regret nous fûmes enchaînés.

ORPHISE.

Une fille aisément se prévient, & s'entête ;
Et veut mal-à-propos se choisir sa conquête.
Je subis, à votre âge, un hymen plus fâcheux :
J'en ai fait un second plus conforme à mes vœux :
Et bien, je vous dirai qu'ils reviennent au même.

LÉONORE.

Hélas ! pour éviter une infortune extrême,
À quel triste moyen n'ai-je pas eu recours ?
Que ne me laissoit-on finir mes tristes jours ?
J'avois passé douze ans ignorée & tranquille :
Devois-je consentir à quitter mon asyle,
Pour venir retrouver celui que je fuyois ?
Sainflore n'étoit plus ; du moins je le croyois ;
Il ne m'en resta pas la moindre incertitude.
C'est-là ce qui me fit quitter ma solitude.
J'ai cru renaître. Hélas ! je n'avois point vécu.
Le plus beau de ma vie avoit été perdu ;
Et l'amour en devoit empoisonner le reste.
Damon vint dans ces lieux. C'est l'époque funeste
Du plus grand de mes maux. Mon cœur en fut blessé.
Je crus pouvoir aimer. Mon cœur s'est trop pressé.

ORPHISE.

Il faudra bien éteindre une flamme importune.
Et d'ailleurs, quelle est donc cette grande infortune ?

LÉONORE.

C'est d'avoir cru pouvoir disposer de mon cœur.
Mais enfin, sous ce nom, qu'au moins pour mon bonheur

Votre époux a voulu que je gardasse encore,
Je peux fuir à jamais un époux qui m'abhorre.
De quel front à présent paroîtrois-je à ses yeux ?
Pourrois-je soutenir le reproche odieux
Dont il accableroit une épouse infidelle,
Que peut-être il voudroit retrouver criminelle ?

ORPHISE.

C'est la sujétion du sexe infortuné
De périr sous le joug quand il est enchaîné.
Abandonnez enfin le nom de Léonore.
La feinte vous rendroit plus criminelle encore.
Allez, Silvie, allez, retrouver votre époux.
Vous vous inspirerez des sentimens plus doux.
Aussi bien que l'amour, l'aversion s'épuise.
D'autre ressource enfin ne vous est plus permise.

LÉONORE.

On connoît son erreur sans pouvoir en guérir.
Adieu. Je pars, je fuis ; & je vais en mourir.

GERONTE, ORPHISE.

GERONTE.

Léonore est en pleurs ? D'où vient qu'elle m'évite ?

ORPHISE.

C'est vous, Monsieur Geronte ? Où courez-vous si vîte ?

GERONTE.

Je dois à Léonore un petit compliment ;
Je vais m'en acquitter.

ORPHISE.

Je vais m'en acquitter.Eh ! de grace, un moment.

GERONTE.

Àvotre appartement, je me suis fait écrire.
Si vos gens sont exacts, ils pourront vous le dire.

ORPHISE.

Certes, pour un époux l'accueil est très-galant ;
Après un mois d'absence, il est fort consolant.

GERONTE.

Nous nous retrouverons ; & plutôt dix fois qu'une.
Ne nous imposons point une gêne importune,
Ni ces empressemens follement amoureux,
Ridicules à l'âge où nous sommes tous deux.

ORPHISE.

Monsieur, parlez du vôtre.

GERONTE.

Monsieur, parlez du vôtre.Oui, dans l'âge où nous sommes,
Vous croyez que le tems ne vieillit que les hommes ?

ORPHISE.

Autrefois…

GERONTE.

Autrefois…Est passé pour ne plus revenir.

ORPHISE.

Et vous anticipez toujours sur l'avenir.
Monsieur, entendons-nous une fois dans la vie.

GERONTE.

C'est quand vous le voudrez.

ORPHISE.

C'est quand vous le voudrez.Au sujet de Silvie…

GERONTE.

Eh ! Madame, pourquoi l'appeler de ce nom ?
Vous avez toujours eu cette démangeaison.

ORPHISE.

Monsieur, c'est que jamais je n'aimai le mystere.

GERONTE.

Vous sçavez cependant qu'il étoit nécessaire,
De peur d'effaroucher des gens intéressés

Entre qui tous ses biens se trouvoient dispersés :
Mais c'étoit un secret, & la charge est pesante.

ORPHISE.

L'apostrophe est commune, & même déplaisante.

GERONTE.

Tout va bien.

ORPHISE.

Tout va bien.Son époux est vivant ?

GERONTE.

Tout va bien.Son époux est vivant ?Ah ! d'accord.
Oui, cet homme prétend n'avoir pas été mort :
Il revient, c'est à quoi je ne m'attendois guere :
Les gens qu'il a chargé du soin de ses affaires,
Ont arrêté les miens, quand j'allois terminer :
Mais d'une autre façon j'ai sçu me retourner,
Sans paroître autrement, que par mes émissaires ;
J'ai pris les sûretés qui m'étoient nécessaires.

Léonore, en tout cas, n'y participe en rien.
C'est sur quoi nous allons avoir un entretien ;
Car elle ne sçait pas ce que j'ai fait pour elle.

ORPHISE.

En vérité, j'ai plaint sa fortune cruelle.

GERONTE.

Tant mieux.

ORPHISE.

Tant mieux.Mais cependant, pour certaine raison,
Il faudra, qu'elle ou moi, sortions de la maison.

GERONTE.

Parbleu, l'alternative est toujours quelque chose.
Pourquoi donc, s'il vous plaît ?

ORPHISE.

Pourquoi donc, s'il vous plaît ?C'est que je me propose
De marier…

GERONTE.

De marier…Ah, ah !

ORPHISE.

De marier…Ah, ah !Ma fille avec Damon.

GERONTE.

Oui-dà, ce parti-là pourrait être assez bon.
Mais, pour cela, faut-il que je chasse ma niéce ?

ORPHISE.

C'est qu'en un mot ici sa présence me blesse.
Je n'en dirai pas plus, ni d'elle, ni de lui.
Suffit. Je n'aime point à parler mal d'autrui.

GERONTE.

J'entends à demi-mot.

ORPHISE.

J'entends à demi-mot.Disposez votre niéce
À suivre son époux. J'y compte. Je vous laisse.
Arrangez-vous ensemble ; & faites pour le mieux.

GERONTE, SEUL.

Les femmes ont toujours des projets merveilleux.
Ma niéce n'aura point regret à mon voyage.
D'abord, j'ai retiré tous ses biens du pillage.
Son époux, il est vrai, n'est pas mort. Cependant
Je n'en suis pas la cause ; & c'est un accident
Qui n'interrompra guère, ou très-peu son veuvage,
Puisqu'il veut bien laisser casser son mariage.
Allons la préparer à cet événement.
Elle n'espere pas un si bon dénouement.

Acte III

ORPHISE, SEULE.

Sçachons ce que Geronte aura fait chez sa niéce.
S'il aime un peu ma fille, en cas qu'il s'intéresse
À son hymen, il peut me servir à mon gré.
Damon est gentilhomme ; il est même titré…

GERONTE, ORPHISE.

GERONTE, sortant de chez LÉONORE.

La femme est une espece à qui rien ne ressemble ;
C'est tout bien ou tout mal ; & tous les deux ensemble.
Est-elle vertueuse ? elle l'est à l'excès.
Sa sagesse devient un véritable accès ;
La modération lui paroît insipide :
C'est toujours à l'extrême où son penchant la guide.
Ses moindres mouvemens sont des convulsions ;
La vertu, dans son cœur, se change en passions,

Dégénere en faux zèle, & devient fanatique.

ORPHISE.

Ah ! vous voilà, Monsieur, dans votre humeur critique.

GERONTE.

Ne vous chagrinez pas d'un portrait si flâté.
Une femme, à tout âge, est un enfant gâté.

ORPHISE.

Le mépris pour le sexe est un air qu'on se donne,
Qui n'est, en vérité, convenable à personne.

GERONTE.

Madame, je suis juste, & sans prévention.
J'avois fait jusqu'ici certaine exception...

ORPHISE.

Peut-on sçavoir combien vous en exceptiez ?

GERONTE.

Peut-on sçavoir combien vous en exceptiez ?Une.
Et c'étoit encor trop.

ORPHISE.

Et c'étoit encor trop.Pour nous quelle fortune !

GERONTE.

C'est Silvie. Ah ! morbleu, je me trompe de nom.
Son caprice imprévu me trouble la raison.
Diable ! Je ne sçais plus ce que je voulais dire.
J'exceptois Léonore ; & cela vous fait rire.

ORPHISE, RIANT.

C'est votre niéce, à qui vous faisiez cet honneur ?

GERONTE.

Léonore, elle-même.

ORPHISE.

Léonore, elle-même.Elle a bien du bonheur.

GERONTE.

Oui, d'avoir du mérite.

ORPHISE.

Oui, d'avoir du mérite.Autant que de sagesse.

GERONTE.

Que trop. Et c'est en elle un excès qui me blesse,
Un travers véritable, un faux rafinement,
Fondé sur le scrupule, & sur l'entêtement.
Je m'en vais préparer Damon à sa disgrace.

ORPHISE.

Bon ! je l'ai prévenu de tout ce qui se passe.

GERONTE.

Déjà ? Mais vous l'avez accablé de douleurs ?

ORPHISE.

Il falloit, tôt ou tard, qu'il apprît ses malheurs.
Plutôt on les apprend, plutôt on s'en console.

GERONTE.

J'espere cependant...

ORPHISE.

J'espere cependant...Espérance frivole.

GERONTE.

Peut-être que Damon, que j'ai fait avertir,
Aura plus de crédit...

ORPHISE.

Aura plus de crédit...Eh ! laissez-la partir.
Elle est mariée...

GERONTE.

Elle est mariée…Oui.

ORPHISE.

Elle est mariée…Oui.L'affaire est terminée.

GERONTE.

Point du tout. Si ma niéce étoit moins obstinée,
Elle pourroit…

ORPHISE.

Elle pourrait…Aller retrouver son époux.

GERONTE, ORPHISE, DAMON.

GERONTE, à DAMON.

Venez, Monsieur, venez vous unir avec nous ;
La pauvre Léonore… elle se croyoit veuve.
Eh bien, il n'en est rien ; nous en avons la preuve.
Mais de son esclavage on pourroit l'affranchir.
Peut-être mieux que moi vous pourrez la fléchir.
Un mot de ce qu'on aime a toute une autre force.

ORPHISE.

Quoi ! vous voulez, Monsieur, la porter au divorce ?

GERONTE.

Déterminez un cœur fortement combattu.
Ne l'abandonnez pas à sa triste vertu.

Car je n'ignore plus qu'elle vous intéresse.
Vous l'aimez ?

DAMON.

Vous l'aimez ?Je l'adore. À quoi sert ma tendresse ?

ORPHISE, À GERONTE

Ce sont-là de vos tours. Vous servez en ami.

GERONTE.

Ma foi, sans le sçavoir, je travaillois pour lui.
Quand ma niéce peut rompre une chaîne cruelle,
Elle n'approuve plus ce que j'ai fait pour elle.
Sous main, depuis un mois, j'ai mis l'affaire en train ;
Mais le diable jaloux, ou l'esprit feminin,
Ne veulent pas permettre une union si belle.

ORPHISE.

On s'en consolera. Modérez votre zéle.

DAMON.

Je m'en consolerai ?

ORPHISE.

Je m'en consolerai ?Vous serez dans le cas.

DAMON.

Jamais ; & j'en mourrai.

ORPHISE.

Jamais ; & j'en mourrai.Non, vous n'en mourrez pas.

GERONTE.

Eh ! Madame, tâchez d'être un peu plus tranquille.

ORPHISE.

Vous, donnez un conseil plus sage & plus utile.

GERONTE.

Jettez-vous à ses pieds.

ORPHISE.

Jetez-vous à ses pieds.Ne la voyez jamais.

GERONTE.

Employez les soupirs.

ORPHISE.

Employez les soupirs.Oubliez ses attraits.

GERONTE.

Allez.

ORPHISE.

Allez.Quoi ? Voulez-vous deshonorer Silvie.

DAMON.

Moi, la deshonorer ? En quoi, je vous supplie ?
Ah ! Silvie auroit tort de se plaindre de moi.
Je fais ce qu'elle veut ; & je lui rends sa foi.
Elle a fait trop long-tems le malheur de ma vie.
Quand on ne s'aime point, aisément on s'oublie.

GERONTE.

Quand on ne s'aime point ?

ORPHISE.

Quand on ne s'aime point ?Pour le coup, je m'y perds.

DAMON.

On cherche volontiers à sortir de ses fers.

ORPHISE.

Ceci ne laisse pas d'être incompréhensible.
Pour qui donc votre cœur étoit-il si sensible ?
Léonore n'est point l'objet de vos amours ?

DAMON.

Léonore est l'objet que j'aimerai toujours.

ORPHISE.

Nous extravaguons tous.

GERONTE.

Nous extravaguons tous.Je m'en doutois, Madame.
Ma niéce est cependant l'objet qui vous enflamme ?

L'équivoque des noms a pû nous embrouiller ;
Mais l'histoire en seroit trop longue à détailler.

DAMON, À PART.

Mon secret doit ici n'être sçu de personne.
Ce nom m'a fait fremir ; & ce rapport m'étonne.

GERONTE.

C'est peut-être le nom de certaine beauté,
Qui vous a fait, sans doute, une infidélité.

GERONTE, ORPHISE, DAMON, LÉONORE, NÉRINE.

LÉONORE.

Madame, à vos avis je rends plus de justice.
Vous arrêtez mes pas au bord du précipice.
Victime d'un penchant devenu criminel,
J'allois m'envelopper d'un opprobre éternel ;
J'allois me dérober au pouvoir légitime
D'un époux, qu'on ne peut abandonner sans crime.

GERONTE.

Ma niéce, en vérité, tous ces grands sentimens
Sont des inventions pour orner des romans.

ORPHISE.

La morale est légere, & ce n'est pas la mienne.
Monsieur, que voulez-vous que Madame devienne ?

GERONTE.

Heureuse, apparemment.

ORPHISE.

Heureuse, apparemment.Eh ! le moyen ?

GERONTE.

Heureuse, apparemment.Eh ! le moyen ?Est sûr.

ORPHISE.

Quoi ! faudra-t-il qu'au fond de quelque azile obscur,
Elle aille ensevelir une épouse craintive,
Ou mener une vie errante & fugitive ?

LÉONORE.

C'est un dessein coupable ; & je n'y pense plus.
Je reprends des liens que je croyois rompus.
Il m'en coûtera cher... Que dis-je, malheureuse ?
Mais la nécessité me rendra vertueuse.
J'ai gagné sur mon cœur, ou du moins je le crois.
(Appercevant Damon.)
Ah, rencontre cruelle ! Et qu'est-ce que je vois ?

DAMON.

C'est un infortuné, qui n'a plus guère à vivre.

LÉONORE.

Je vous l'ai dit, vivez ; mais cessez de me suivre.

DAMON.

Eh ! le puis-je ? C'est vous qui voulez mon trépas.

LÉONORE.

Ah ! ne m'engagez point à de nouveaux combats.
Mon cœur n'a pas besoin d'une épreuve cruelle.

DAMON.

Hélas ! que craignez-vous ? À quoi serviroit-elle ?

LÉONORE.

Àvous faire haïr, à me désespérer.

C'est me persécuter, c'est me déshonorer,
Que d'exposer encor mon cœur à se défendre.
Ce sont de vains regrets que je ne puis entendre.
Vous avez un rival qui n'en doit point avoir.
Je vais le retrouver, & remplir mon devoir.

DAMON.

Vous l'étendez plus loin qu'il ne devroit s'étendre.
Madame, si je crois ce qu'on m'a fait entendre,
Sans blesser ce devoir, vous pourriez recourir
À des moyens plus doux, qu'on vient de vous offrir.

LÉONORE.

Non, je n'ai point assez d'audace, ni de force,
Pour aller mandier un malheureux divorce.
Je n'imagine pas qu'une femme de bien,
Puisse jamais avoir recours à ce moyen.
Il faut un front d'airain pour donner ce scandale.

DAMON.

On vous excepteroit de la loi générale.

ORPHISE.

Ne vous en flattez pas.

GERONTE.

Ne vous en flattez pas.Le cas est différent.

LÉONORE.

Sur l'espoir d'un succès toujours déshonorant,
Je ne risquerai point d'être tympanisée.
Le plus grand des malheurs est d'être méprisée.
Hé quoi ! sur un prétexte absurde & mandié,
Aller de porte en porte implorer la pitié,
Y faire de sa vie un journal équivoque,
Que personne ne croit, & dont chacun se moque

Suborner des témoins, gagner des partisans ;
Remplir les Tribunaux de ses cris indécens ;
Y faire débiter des plaintes infidelles ;
Inonder le public d'injurieux libelles ;
Ébruiter des malheurs qu'on pouvoit empêcher,
Ou qu'au moins la raison devoit faire cacher :
Je ne puis seulement soutenir cette idée.

GERONTE.

Eh ! non. Rassure-toi. Ta crainte est mal fondée.

ORPHISE.

Eh ! mais, pardonnez-moi.

GERONTE.

Eh ! mais, pardonnez-moi.Non. Il s'agit au plus
D'achever de briser des nœuds presque rompus,
De m'en laisser le soin ; en un mot, de reprendre
L'heureuse liberté qu'on offre de lui rendre ;
De quitter un époux.

LÉONORE.

De quitter un époux.Daignez lui pardonner.
À sa discrétion, je veux m'abandonner.
Peut-être que l'absence, & son état funeste
Auront changé son cœur ; le mien fera le reste.

GERONTE.

Erreur ! N'espérez pas de si tendres retours.

DAMON.

Vous allez exposer votre gloire, & vos jours.
Songez-vous qu'un mortel, insensible à vos larmes,
Va jouir, malgré vous, d'un bien si plein de charmes ?
Je ne vous parle point du désespoir affreux
Où vous allez jeter le cœur d'un malheureux,

Qui mourra, malgré vous, dans sa persévérance.
J'avois pris dans vos yeux une fausse espérance.
Je perds tout, en perdant ce bonheur apparent.
Ce que je deviendrai vous est indifférent.

LÉONORE.

Ah, cruel ! D'où vient donc le remords qui m'accable…
Qu'ai-je dit ? Je me rends encore plus coupable.
Ne vous promettez rien des pleurs que je répands.
Non, quand je briserois les nœuds que je reprends,
Notre hymen ne peut plus devenir légitime.
Ce seroit avouer, & consommer mon crime.
Vous avez une épouse. Imitez-moi tous deux :
Ou, plutôt, puissiez-vous l'un & l'autre être heureux.
Je sens que tôt ou tard il faut qu'elle vous aime.

DAMON.

N'exigez pas de moi cette foiblesse extrême.
Sa haine ou son amour ne m'intéressent plus.
Ne consent-elle pas que nos fers soient rompus ?

LÉONORE.

C'est vous qui le voulez.

DAMON.

C'est vous qui le voulez.Y consentiroit-elle,
Si ce n'étoit pour prendre une chaîne nouvelle ?
Je n'eus jamais son cœur ; elle a repris sa foi.

LÉONORE.

Arrêtez. On pourroit en dire autant de moi.
C'est vous qui me jugez.

GERONTE.

C’est vous qui me jugez.Quelle bizarrerie !

ORPHISE.

Oh ! vous traitez toujours la vertu de folie.

GERONTE, ORPHISE, DAMON, LÉONORE, NÉRINE, FRONTIN.

FRONTIN, à DAMON.

Vos gens & vos chevaux, tout est prêt pour aller…

GERONTE.

Eh ! ventrebleu, va-t-en les faire dételler.

GERONTE, ORPHISE, DAMON, LÉONORE, NÉRINE.

GERONTE, à LÉONORE.

Pourquoi s’abandonner au torrent des scrupules ?
De trop grands sentimens sont souvent ridicules.
Si c’étoit un époux tel qu’eût été Damon,
Passe ; mais ç’en est un qui n’en eut que le nom ;
Un jeune écervelé qui laisse sa compagne,
Et, pour libertiner, va battre la campagne ;
Que je ne connois point ; car ma sœur, Dieu merci,
Ne consultoit personne en tout, comme en ceci ;
Un homme qui n’agit que par ses émissaires,
Et n’ose se montrer que par ses gens d’affaires ;

Qui, lorsqu’on le croit mort, revient après douze ans
Pour se démarier.

DAMON, PART.

Pour se démarier.Quels rapports étonnans !

LÉONORE.

Respectez ses malheurs.

DAMON.

Respectez ses malheurs.Eh ! de grace, Madame…

GERONTE.

Voilà pourtant l'époux que ma niéce réclame !

DAMON.

Peut on sçavoir le nom…

LÉONORE.

Peut on sçavoir le nom…Ne le sçachez jamais.

DAMON.

Ne me refusez pas…

LÉONORE.

Ne me refusez pas…J'entrevois vos projets ;
Et le coupable espoir que vous gardez encore.
Voulez-vous achever de perdre Léonore ?
Son repos, son honneur devroient bien vous toucher.

DAMON.

Sous ce nom étranger, cessez de vous cacher.
Vous vous nommez Silvie, & non pas Léonore.
Que n'êtes-vous aussi l'épouse de Sainflore !

LÉONORE, à DAMON qui se jette à ses genoux.

Ah ! qui m'a pu trahir !... Téméraire ! arrêtez.
Quelle horreur !... Laissez-moi...

DAMON.

Quelle horreur !... Laissez-moi...Madame, permettez...

ORPHISE.

Damon, y songez-vous ?

NÉRINE.

Damon, y songez-vous ?Pour le coup, il s'oublie.

DAMON.

Je renais... Ah ! Madame... Ah ! ma chere Silvie...
(Il donne un papier à Geronte.) (à Léonore.)
Tenez... je suis... voilà votre consentement ;
Retrouvez un époux dans le plus tendre amant.

GERONTE.

Voyons donc.

LÉONORE.

Voyons donc.Vous, Sainflore ?

ORPHISE.

Voyons donc.Vous, Sainflore ?Ah, grand dieu !

GERONTE.

Voyons donc.Vous, Sainflore ?Ah, grand dieu !C'est lui-même.

LÉONORE.

Ôsort trop fortuné ! C'est mon époux que j'aime.

GERONTE.

La bonne antipathie ! Ah ! gardez-la toujours.
Haïssez-vous ainsi, le reste de vos jours.

Critique

COMÉDIE

MOMUS.

MELPOMENE.

THALIE.

L'IMAGINATION.

L'INTRIGUE.

DEUX GÉNIES.

LE DÉNOUEMENT :

La Scene est sur le Mont Parnasse.

MOMUS, seul.

Ouf ! Respirons. Enfin, j'y suis.
Voilà donc le Parnasse. Ô, le charmant païs !
C'est ici que l'esprit est toujours en délire,
Le bon-sens à la gêne, & la raison aux fers.
Ce petit coin du monde apprête plus à rire
Que le reste de l'Univers.
Or sus, exécutons le projet qui m'amene ;
C'est pour raccommoder Thalie & Melpomene.

Je suis constitué Juge en dernier ressort.
Momus, juge ! Et pourquoi m'en étonner si fort ?
Est-ce donc un emploi de si grande importance ?
Ici, tous les procès sont de ma compétence :
Un Rimeur, dans son art un peu trop à l'étroit,
Ou, pour dire encor mieux, un peu trop mal-adroit,
Aura mis un sens louche, une phrase nouvelle ;
Une diphtongue aura froissé quelque voyelle :
On en jette pour elle aussi-tôt les hauts cris.
On aura quelque part omis une virgule ;
Que sçais-je ? On n'aura pas mis les points sur les is ;
Aussi-tôt cela forme un procès ridicule,
Un partage, un divorce, un grabuge enragé,
Où souvent le bon-sens n'est pas trop ménagé.
Le débat d'aujourd'hui vient d'une Comédie,
Que l'on nomme, je crois, la Fausse Antipathie :
Thalie & Melpomene, en la désavouant,
S'imputent toutes deux cet équivoque enfant.
Je vais avoir affaire à d'étranges especes ;

Car on m'a prévenu, qu'avec ces deux Déesses,
L'Imagination & l'Intrigue, dit-on,
Avec le Dénouement vont paroître en personne.
Ah ! parbleu, cette engeance est nouvelle & bouffonne.
Il en naît tous les jours sur le mont Hélicon.
Ne seroit-ce point-là ces nouvelles especes ?

MOMUS, L'IMAGINATION, L'INTRIGUE.

L'Imagination.

J'interviens au procès dont il s'agit ici.

L'Intrigue.

Par conséquent, j'en suis aussi.

Momus.

Avez-vous des moyens, des titres, & des piéces ?

L'Imagination.

Ah ! si nous en avons ?

Momus.

Ah ! si nous en avons ?Voyons donc ce que c'est.
D'abord, qu'êtes-vous, s'il vous plaît !

L'Imagination.

Soudaine, impétueuse, imprévue, infinie,
Je suis l'être, la vie, & l'ame du génie.
Heureux l'esprit en qui l'on me voit dominer !

MOMUS.

Vous le menez grand train.

L'IMAGINATION.

Vous le menez grand train.Je sais imaginer ;
J'y mets ce feu divin, cette féconde ivresse.
Qui développe, & fait valoir ses facultés :
Je l'élève au-dessus de sa propre foiblesse,
Au-dessus de l'art même, & des difficultés.

MOMUS, L'INTRIGUE.

Et vous, mignone ? Hé bien ? Quelle est votre manie ?

L'INTRIGUE.

Je fournis aux mortels l'adresse, l'industrie,
Les ressorts, la tournure, & ce manége heureux,
Qui force la fortune à seconder leurs vœux.

L'IMAGINATION.

J'enivre les mortels des plus douces idées.
Et qu'importe, après tout, qu'elles soient mal fondées ?
Je les promene au gré de leurs propres désirs ;
Je mesure à leur goût leur joie & leurs plaisirs.
Je fais plus. Je nourris, avec un soin extrême,
La bonne opinion que l'on a de soi-même.
Par exemple ; je fais qu'un Auteur éconduit
N'impute ses revers qu'au malheur qui le suit ;
Je le rends insensible au sifflet qui le berne :

Et j'encourage encor sa verve subalterne
À braver le Public justement irrité.

MOMUS.

Palsembleu, vous avez bien de la charité.
(à l'Intrigue.)
Et vous ?

L'INTRIGUE.

Je suis sa sœur. Si je ne l'accompagne,
Elle ne fait souvent que battre la campagne.

MOMUS.

Mais quel est votre nom ?

L'INTRIGUE.

Mais quel est votre nom ?Sans vous le décliner,
Écoutez seulement, vous l'allez deviner.

MOMUS.

Voyons.

L'INTRIGUE.

Voyons.Je sers l'amour, la gloire, & la fortune ;
J'accorde à qui me plaît, les graces, les emplois ;
Je gouverne à mon gré cette foule importune
D'esclaves attachés à la suite des Rois :
Voilà mon centre, & c'est sur-tout où je m'exerce ;
J'y fais mouvoir un peuple adroit, souple & rusé ;

Là, chacun, l'un par l'autre est toujours abusé :
Tel y croit renverser celui qui le renverse.
Pour parvenir à tout, j'enseigne les moyens :
J'entretiens en secret, parmi ces citoyens,
Une éternelle concurrence :
(Heureux, si le mérite obtient la préférence !)
J'agis pour & contre à la fois.
Le mystere est sur-tout l'ame de mes exploits.
La plus fine manœuvre, & la mieux inventée,
Dès qu'elle éclate un peu, ne peut plus réussir ;
Je m'évapore, ainsi qu'une mine éventée.

MOMUS.

Vous commencez à m'éclaircir.
C'est vous qui tracassez à la Cour, à la Ville,
Et qui mettez en vogue, ainsi qu'un vaudeville,
Bien des gens, qui d'ailleurs ne sont pas ce qu'on dit.

L'INTRIGUE.

Oui, j'en fais des Héros : cela me divertit.

MOMUS, À L'IMAGINATION.

Vous flattez deux amans, dont l'amour est extrême,
Qu'ils s'aimeront toujours de même ?

L'IMAGINATION.

Oui. J'unis au présent un futur plein d'attraits.
L'imagination acquitte l'espérance,
En les faisant jouir d'avance
D'un avenir heureux, qui ne sera jamais.

MOMUS, à l'INTRIGUE.

Pour & contre l'hymen vous tendez vos filets ?

L'INTRIGUE.

Oui, j'aime à marier ; c'est à quoi je me plais.

MOMUS.

Bien, ou mal, il n'importe. Heureux qui vous échappe ?

L'IMAGINATION.

Est-ce qu'on se marie, à moins qu'on ne s'attrape ?

MOMUS.

L'Imagination sert chacun à son goût.

L'IMAGINATION.

Il est vrai, je la suis.

MOMUS.

Il est vrai, je la suis.Et l'Intrigue fait tout.

L'INTRIGUE.

C'est votre humble servante.

MOMUS.

C'est votre humble servante.Heureux qui vous rassemble ! Mais sur le double Mont qui vous amene ensemble ?

L'Imagination.

Ah ! vous nous demandez ce qui nous y conduit :
Eh bien, vous avez l'air d'un Juge fort instruit.

Momus.

Àpeu près comme un autre.

L'Imagination.

Àpeu près comme un autre.Il faut donc vous apprendre
À quelle occasion nous venons nous y rendre.
Nous tenons toutes deux, au bas de ce vallon,
Certain comptoir, ouvert aux enfans d'Apollon ;
Où, suivant ses besoins, chacun vient faire emplette
De tout ce qui convient au métier de Poëte.
Pour moi, je leur fournis les titres, les projets,
Les canevas, les fonds, les plans, & les sujets :
Et tout cela, gratis.

Momus.

Et tout cela, gratis.Oh ! je m'en doute.

L'Intrigue.

Et tout cela, gratis.Oh ! je m'en doute.Ensuite,
Ces Messieurs ont recours à moi pour la conduite,
La distribution, l'ordre, l'agencement,
La méchanique, & la manœuvre.

L'Imagination.

Puis nous les envoyons après au Dénouement :
C'est notre frere. Il met la main derniere à l'œuvre.
Ainsi, nos gens pourvus de ses conclusions,
Vont, avec leurs provisions,
Chercher, aux bords de l'Hypocrene,
Thalie, ou sa sœur Melpomene,
Qui brochent sur le tout, & leur donnent le ton.

L'Intrigue.

Oui. C'est l'ordre établi sur le mont Hélicon.

L'Imagination.

Rien ne s'y fait sans nous. C'est pourquoi l'on nous mande,
Ma sœur, mon frere & moi, pour y rendre raison,
D'une piéce de contrebande,
Que l'on a faite ici dans l'arriere-saison.

L'Intrigue.

Ah ! nous prouverons bien, que ni l'une ni l'autre,
Nous n'avons rien fourni du nôtre.

Momus.

Fort bien. Le Dénouement, pourquoi n'est-il point là ?

L'Imagination.

C'est un traîneur qui va toujours cahin-caha ;
On ne sçait, avec lui, comment il faut s'y prendre :
Tantôt il vient trop tôt, & plus souvent trop tard ;
Quand il arrive à tems, c'est un bien grand hazard.

MOMUS.

Qu'on l'amene de force.

L'IMAGINATION.

Qu'on l'amene de force.Ah ! c'est fort bien l'entendre.

MOMUS, MELPOMENE, THALIE, L'IMAGINATION, L'INTRIGUE.

MELPOMENE.

Quoi ! c'est-là notre Juge ?

MOMUS.

Quoi ! c'est-là notre Juge ?Oui. J'aurai cet honneur,
(Montrant sa Marotte.)
Et voilà votre Rapporteur.

MELPOMENE.

Quand le Maître des Dieux seroit venu lui-même,
Il n'eût pas dérogé de sa grandeur suprême.

THALIE.

Au contraire.

MOMUS.

Au contraire.Sans contredit,
Jupiter auroit dû se faire Bel-Esprit.
J'aimerois bien à voir le Maître du Tonnerre

Abandonner le soin du Ciel & de la Terre,
Pour venir en ces lieux juger d'un Madrigal.

MELPOMENE.

Ce Dieu, tout grand qu'il est, ne feroit pas plus mal
De déposer sa foudre entre les mains des Graces.

MOMUS.

Sœur tragique, ôtez vos échasses.

Au fait. Si vous voulez que je sois bien instruit,
Croyez-moi, laissez-là ce pompeux verbiage,
Qui vous emplit la bouche, & ne fait que du bruit.
Humanisez votre langage ;
Ou bien, laissez parler la sœur au brodequin.

MELPOMENE.

Oui. Vous entendez mieux son langage mesquin.

THALIE.

Ce langage mesquin ! Vous auriez dû l'apprendre ;
Puisque, sur mon district, vous osez entreprendre.

MOMUS.

Vous n'avez pas raison.

MELPOMENE.

Vous n'avez pas raison.Quoi ! vous récriminez ?

MOMUS.

C’est un mauvais moyen.

THALIE.

C’est un mauvais moyen.Quoi ! vous me soutenez…

MELPOMÈNE, À MOMUS.

Vous êtes prévenu.

MOMUS.

Vous êtes prévenu.Qui, moi ? Quelle apparence ?

MELPOMENE.

Vous m’êtes suspect.

THALIE.

Vous m’êtes suspect.Moi, j’en appelle d’avance.

MOMUS.

À la Folie apparemment ?
Querellez-vous suffisamment.

Quand vous n’aurez plus rien d’inutile à nous dire,
Peut-être que du fait vous daignerez m’instruire.

THALIE.

Il est simple.

MELPOMENE.

Il est simple.Il est grave.

THALIE.

Il est simple.Il est grave.Il est traître.

MELPOMENE.

Il est simple.Il est grave.Il est traître.Il est noir.
En quatre mots…

THALIE.

En quatre mots…En deux…

MELPOMENE & THALIE.

En quatre mots…En deux…Vous allez le sçavoir.

THALIE.

Elle veut désormais faire la Comédie.

MELPOMENE.

Elle veut désormais faire la Tragédie.

THALIE.

Elle a mis sous mon nom…

MELPOMENE.

Elle a mis sous mon nom…Elle a mis sous le mien.
Une Piéce…

THALIE.

Une Piéce…Ah ! n'en croyez rien.

MELPOMENE.

C’est un fait.

THALIE.

C’est un fait.Il est faux.

MELPOMENE.

C’est un fait.Il est faux.Ce n’est pas moi.

THALIE.

C’est un fait.Il est faux.Ce n’est pas moi.C’est elle.

MELPOMENE & THALIE ENSEMBLE.

Oh ! parlez donc toujours, babillarde éternelle.

MOMUS.

Courage ! On n’a raison qu’autant qu’on fait de bruit.
Ma foi, c’est une médisance,
Quand on dit que l’on peut dormir à l’audience.

THALIE.

Eh ! bien, jugez-nous donc.

MOMUS.

Eh ! bien, jugez-nous donc.Vous avez donc tout dit ?

MELPOMENE.

On m’attribue à moi certaine Comédie…

THALIE.

On prétend que j'ai fait la Fausse Antipathie.

MOMUS.

Oui, sur l'Olimpe, elle a paru ces jours passés.

THALIE.

On la dit d'une espece à quoi rien ne ressemble :
C'est tout bien, & tout mal ; & tous les deux ensemble.

MELPOMENE.

Àqui l'imputez-vous ?

MOMUS.

Àqui l'imputez-vous ?Mais, vous m'embarrassez.
Le style est équivoque, un peu trop dramatique ;
Et pour mieux dire, il est épi-comi-tragique.

L'IMAGINATION.

Pour moi, je m'en lave les mains.

MOMUS.

On croiroit qu'à vous deux vous avez fait la Piéce.

THALIE.

Ce ridicule accord déplairoit aux humains.

MELPOMENE.

Quoi ! l'on m'imputeroit la derniere bassesse !
Victime d'un soupçon devenu criminel,
On veut m'envelopper d'un opprobre éternel !

MOMUS.

Doucement. Ces lambeaux que vous venez de dire
Sont dedans, mot à mot.

THALIE.

Sont dedans, mot à mot.Ils ont dû faire rire.
Ce n'est point-là mon style ; il est un peu moins haut.
De la prose rimée est tout ce qu'il me faut.

MELPOMENE.

Ils y sont ? Je l'ignore ; & l'on m'en fait un crime.
Mon repos, mon honneur, tout en est la victime.

MOMUS.

Ces vers en sont encor. (à Thalie qui rit.)
Ces vers en sont encor. Vous aurez votre tour.
(à Melpomene.)
Par exemple, une fille épouse, sans amour,
Quelqu'un qui n'avait point de goût pour l'hymenée ;
Comment le faire dire à cette infortunée ?

MELPOMENE.

L'un & l'autre aux autels nous fûmes entraînés ;
L'un & l'autre à regret nous fûmes enchaînés.

MOMUS.

Bravo !

THALIE.

Bravo !Moi, j'aurois dit avec moins d'étalage :
Ce ne fut point l'amour qui nous mit en ménage.

MOMUS.

Vous sçavez toutes deux cette Piéce par cœur :
En se justifiant, l'une & l'autre l'avoue.

MELPOMENE.

C'est un vol qu'on m'a fait.

THALIE.

C'est un vol qu'on m'a fait.C'est un tour qu'on me joue.

MOMUS.

Allons, à frais communs partagez-en l'honneur.

MELPOMENE.

Que vais-je devenir ? Le bruit va s'en répandre ;
Momus ira le dire à qui voudra l'entendre.

THALIE.

Et l'on n'en croira rien.

MELPOMENE.

Et l'on n'en croira rien.Ah ! quelle est votre erreur !
C'est le sort du métier. On m'en croira l'Auteur.

Tout ce qui peut nous nuire, ou nous perdre, est croyable.
Qu'il paroisse un Ouvrage absurde & pitoyable,
On n'examine rien ; & la crédulité
Va toujours contre nous jusqu'à l'absurdité.

THALIE.

Je ne m'étonne plus qu'on donne à des Poëtes
Des sottises de plus que celles qu'ils ont faites.

Je vois bien à présent qu'une Muse d'honneur,
Avec son innocence, a besoin de bonheur.

MELPOMÈNE.

(À L'IMAGINATION & L'INTRIGUE.)

Mais vous autres, parlez. Quel est donc ce mystere ?
Rien ne se fait ici sans votre ministere.
Justifiez-vous donc de cette iniquité.

L'IMAGINATION.

Je vais dire la vérité.
Il est vrai que jadis j'eus part à cet ouvrage ;
Aussi-bien qu'au Prologue, & c'est un franc pillage.
À l'égard du Prologue, il fut neuf autrefois ;
Et l'on a mis en vers ce qui n'était qu'en prose.
C'est qu'au Parnasse on vole ainsi que dans un bois.

L'INTRIGUE.

J'aurois donc corrigé le texte par la glose.
Je n'aurois pas produit des hommes & des dieux

Ensemble sur la scene ; & pour plus de justesse,
Je me serois réduite à l'une ou l'autre espece.
Ce mélange-là jure à l'esprit comme aux yeux.
Il faut de l'unité parmi les personnages.

MOMUS.

L'Auteur ignoroit-il des regles aussi sages ?

L'IMAGINATION.

C'est qu'il s'est ménagé de quoi se critiquer.

MOMUS.

Il a bien réussi.

THALIE.

Il a bien réussi.Daignez vous expliquer

Au sujet de la Comédie.
On l'appelle, dit-on, la Fausse Antipathie.
Que veut dire ce titre ? Il est des plus nouveaux.
La Fausse Antipathie !

L'IMAGINATION.

La Fausse Antipathie !Eh ! bien, le titre est faux.

MOMUS.

J'imagine l'entendre, ou du moins je l'admire.

L'IMAGINATION.

Ainsi, comme je viens de dire,
J'imaginai jadis la Piéce d'aujourd'hui,
Ou tout au moins l'idée. Elle est le bien d'autrui.

MOMUS.

Est-il quelqu'un qui la réclame ?

L'IMAGINATION.

Madame, par hazard, n'êtes-vous point ma femme ?
Monsieur, par aventure, êtes-vous mon mari ?

THALIE.

Ah ! ah ! c'est dans Démocrite.

L'IMAGINATION.

Ah ! ah ! c'est dans Démocrite.Oui.
C'était un épisode, une scene grotesque,
Qu'on a fait devenir tout-à-fait romanesque.

MOMUS.

Mais pas tant ; ou du moins le roman n'est pas neuf ;
Au fond, c'est un mari qui voudroit être veuf ;
Rien de plus naturel. Sa femme, fille & veuve,
Voudroit d'un autre hymen faire encore une épreuve ;
Rien de plus ordinaire.

L'INTRIGUE.

Rien de plus ordinaire.Oui, par un grand narré
D'un Domestique à l'autre, & fort mal préparé,

L'assemblée est d'abord très bien endoctrinée.
La protase est sur-tout joliment amenée.

MOMUS.

La protase !

L'INTRIGUE.

La protase !Aristote enseigne à ce propos…

MOMUS.

Vous vous gâtez la bouche avec de si grands mots.

L'IMAGINATION.

Si l'Auteur eût daigné venir à notre école,
Sa supposition n'eût pas été si folle ;
Car enfin se peut-il que des gens mariés,
Poussent l'oubli jusqu'à ne se pas reconnoître ?

MOMUS.

Cela seroit heureux, si cela pouvoit être.

L'INTRIGUE.

Quoi ! lorsque par l'hymen ils sont encor liés ?

MOMUS.

L'Hymen est fort sujet à manquer de mémoire,
Et l'Intrigue pourroit citer plus d'une histoire
De maints & maints époux les mieux appariés,
Qui se sont bien plus vîte, & bien mieux oubliés.

L'Imagination.

Vous plaisantez fort à votre aise ;
Mais cela ne rend pas la Piéce moins mauvaise.

Quant à moi, sans entrer dans de plus longs débats,
Je dirai que ce n'est qu'une longue Élégie.

L'Intrigue.

Ah ! si j'avois eu part à cette Comédie,
On y rencontreroit tout ce qu'on n'y voit pas :
Ces traits, ces incidens heureux & nécessaires ;
Cet aimable embarras qui vous tient en arrêt,
Et qui de scene en scene augmentant l'intérêt,
Par des événemens qui paroissent contraires,
Mene insensiblement l'action à son but.

Momus.

Bon ! bon ! ces Piéces-là, si jamais il en fut,
Plairoient peut-être moins que d'autres moins parfaites.
Ainsi, dans l'idée où vous êtes,
Celle dont nous parlons n'eût pas dû réussir.

L'Imagination.

Le bonheur fait souvent le succès d'un ouvrage.

Momus.

J'ai donc eu bien du tort d'avoir eu du plaisir ?

L'Imagination.

Vous vous passez à peu.

MOMUS.

Vous vous passez à peu.J'en suis d'autant plus sage.
Morbleu, qu'on fasse donc venir le Dénouement ;
Je ne sçaurois, sans lui, rendre aucun jugement.

L'INTRIGUE.

Il a déjà reçu trois ou quatre messages :
Il nous met tous les jours dans le même embarras

L'IMAGINATION.

Il faut, en attendant qu'il traîne ici ses pas,
Allonger la courroye, user de remplissages ;
Et, quand les Spectateurs sont las de s'ennuyer,
Le drôle se réveille, & vient les renvoyer.

MOMUS.

Eh ! bien, qu'il vienne donc. Il se moque, je pense,
De nous laisser ainsi chômer à l'audience.
Sinon, je vous appointe.

L'IMAGINATION.

Sinon, je vous appointe.Ah ! c'est encor bien pis.

DEUX GÉNIES, LE DÉNOUEMENT, & LES AUTRES ACTEURS.

UN GÉNIE.

Marchez. Que de façons ! La résistance est vaine,
Oui, parbleu, mort ou vif, vous irez sur la scene.

MOMUS, MELPOMENE, THALIE, L'INTRIGUE, LE DÉNOUEMENT.

Le Dénouement.

Me voici. Que veut-on ? Peste soit du pays !
Morbleu, je suis bien las d'apprêter tant à rire.
Qu'est-ce ? On m'accuse encore, à ce que j'entends dire :
De quoi donc, s'il vous plaît ?

Momus.

De quoi donc, s'il vous plaît ?N'êtes-vous pas celui
Qui termine, ou prévient l'inévitable ennui ;
Et qui, sur l'une & l'autre scene,
Tirez les Spectateurs & les Auteurs de peine ?

Le Dénouement.

Ah ! ne me parlez pas de ce maudit emploi.

Momus.

Pourquoi ? Vous avez fait un beau coup de partie.

Le Dénouement.

Où ?

Momus.

Où ?Dans la Fausse Antipathie.
Vous l'avez dénouée avec adresse.

LE DÉNOUEMENT.

Vous l'avez dénouée avec adresse.Moi ?

MOMUS.

Oui, parbleu. C'est un coup de Maître.
Comment ! Il s'agissoit de faire reconnoître
Deux époux qui s'étoient oubliés à forfait…
Oh ! la reconnoissance a fait un bel effet.

LE DÉNOUEMENT.

Sur la foi d'un écrit que l'on avoit en poche,
Reconnu par un oncle arrivé par le coche,
Le porteur s'est trouvé, sans opposition,
Être l'époux en question :
Je ne garantis pas qu'il soit le véritable.

L'IMAGINATION.

Mais pour eux, en tout cas, l'erreur est profitable.

L'INTRIGUE.

Le Public indulgent, ou las de s'ennuyer,
A suppléé sans doute à ce léger indice,
Et n'en eût pas voulu davantage essuyer.

LE DÉNOUEMENT.

Pour moi, depuis long-tems, j'ai quitté mon office.

MOMUS.

Pourquoi donc, s'il vous plaît ? Qui peut vous dégoûter ?

LE DÉNOUEMENT.

C'est qu'enfin je suis las de tant me répéter.
Tout paroît épuisé, graces à ces Déesses
Aussi-bien qu'aux Auteurs bornés dans leur métier.
Peste soit de l'engeance, & de toutes leurs Piéces !
Je ne donnerois pas seulement un denier

Des catastrophes surannées,
Décrépites & ramenées
Que sur la Scene on voit cinq ou six fois par an.
Comptons. Pour dénouer les sottises courantes,
Je n'ai que deux ou trois manieres différentes.
Tantôt, c'est un rival, un barbare, un tyran,
Qui va, par les forfaits, signaler sa puissance ;
Mais enfin dont le cœur vient à résipiscence.
Tantôt, je suis empoisonné ;
Ou bien j'arrive assassiné
Sur deux des miens qui me soulevent :
Je fais ma doléance, & les sifflets l'achevent.
Une autre fois, je viens inconnu, déguisé,
Et souvent fort dépaïsé.
J'envisage les gens, je lâche une équivoque,
Sur quoi l'on m'en riposte une autre réciproque.
Je change de maintien. Je fais un à-parte,
Assez haut, pour être, à la ronde,
Très-bien oüi de tout le monde ;
Mais que l'on ne doit pas entendre à mon côté.

Je me rapproche alors. Je jase ; l'on babille.
On m'interroge, & je réponds.
On se trouble, & je me confonds.
On insiste, j'hésite ; &, de fil en aiguille,
Je me nomme. On s'écrie : ah ! c'est vous ! Tout d'un tems
Je tombe aux pieds, ou bien je saute au cou des gens.
Maugrebleu des reconnoissances !
Je ne veux plus avoir ces sottes complaisances.

Ne comptez plus sur moi, je vous en avertis.
Je ne reconnoîtrai seulement pas mon pere.
(l'Assemblée rit.)
Je suis donc bien plaisant ? Vous ne rirez plus guere.
(à Thalie.)
Oui, ma mie ; avec vous, ma foi, c'est encor pis.
(en montrant Melpomene.)
Avec elle on se tue ; au moins cela varie.
Mais, morbleu, vous voulez toujours qu'on se marie.
Je suis las, à la fin, d'endosser le rabat,
De venir en Notaire, avec un faux contrat,
Excroquer une signature,
Une donation ; & duper sans pudeur
Pere, mere, oncle, tante, ou quelque vieux tuteur,
Et marier les gens, comme on dit, en peinture.
En un mot, ajustez vos flutes autrement.
Serviteur.

MOMUS.

Serviteur.Mais souffrez que l'on vous représente...

LE DÉNOUEMENT.

À commencer par la présente,
Les Piéces désormais seront sans dénouement.
Bonsoir, & bonne nuit ; voilà ma révérence,
Faites la vôtre aussi.
Faites la vôtre aussi.(Le Dénouement s'en va.)

MOMUS.

Faites la vôtre aussi.Mais il s'en va, je pense !

MELPOMENE, THALIE, L'IMAGINATION, L'INTRIGUE, COURANT APRÈS LE DÉNOUEMENT.

Holà donc, arrêtez. Holà !

MOMUS.

Holà donc, arrêtez. Holà !Courez après.
Palsembleu, jugera qui voudra le procès.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/La_Fausse_Antipathie. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.